

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. 1960.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 Mars 1877)

ANNÉE 1960



IMPRIMERIE R. SILLE
21, Avenue Maunoury, 21
BLOIS

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU VENDOMOIS

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 Mars 1877)

ANNÉE 1960

SOMMAIRE

	Pages
279 ^e Assemblée générale du 28 avril 1960	5
280 ^e Assemblée générale du 14 décembre 1960	8
La visite de la Société Archéologique de Touraine	9
Sur les pas de Geoffroy Martel : l'excursion du 15 mai 1960.	10
Nouveaux membres de la Société	12
Compte financier de l'année 1960	14
Bibliographie	15
Objets entrés au Musée en 1960	19
BALZAC ET LES LARREY, Communication de M. J.-E. Weelen ..	20
L'HOTEL DE GENNES	26
LES RELATIONS LITTÉRAIRES ENTRE LA FRANCE ET LA POLOGNE AU TEMPS DE LA RENAISSANCE, par M. le Docteur Gamard ..	27
LE DOLMEN DE LA CHAPELLE-VENDOMOISE, par M. G. Cordier ..	51
LA TOPONYMIE DE LA REGION DE GASTINE EN BAS-VENDOMOIS, par M. André Motheron	60

— L'adresse exacte de la Société est « Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, Cloître de l'Abbaye à Vendôme (Loir-et-Cher) ».

— La cotisation annuelle, donnant droit au Bulletin de la même année est de 3 NF minimum, recouvrable au début du 1^{er} trimestre.

— Compte de Chèques postaux de la Société : Orléans 655-33.

— Pour compléter ses collections, la Société accepterait avec reconnaissance le don d'exemplaires anciens du Bulletin (depuis 1862).

— Les opinions émises au cours des communications, ou publiées dans le Bulletin, n'engagent que la seule responsabilité de leurs auteurs.

S O C I É T É
ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU VENDOMOIS

99^e ANNEE — 1960

279^e Assemblée Générale
Séance Publique du 28 Avril 1960

A LA PORTE SAINT-GEORGES

Dans la magnifique salle d'honneur de la Porte Saint-Georges, la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois a tenu, le 28 avril 1960, sa 279^e Assemblée générale, sous la présidence de M. le chanoine Gaulandau, autour duquel se trouvaient M. Tisserand, sous-préfet ; M. Yvon, maire ; le docteur Gamard et les membres du bureau. Une assistance nombreuse avait répondu à l'invitation lancée par la société.

En ouvrant la séance, M. le Maire a dit combien il était heureux d'accueillir la Société archéologique, scientifique et littéraire dans cette salle, formant le vœu qu'elle s'y réunisse très longtemps encore, « pour le plus grand rayonnement de Vendôme et, aussi pour notre culture personnelle ».

Invité par M. Yvon à prendre officiellement la présidence de cette soirée mémorable, M. le chanoine Gaulandau a tout d'abord exprimé ses remerciements à tous ceux qui avaient répondu à son invitation, malgré le nombre de soirées auxquelles sont conviés les Vendômois. Il a eu un mot tout spécial pour M. le sous-préfet, pour M. le maire, dont la présence constitue un précieux encouragement, pour le docteur Gamard, qui a bien voulu apporter le fruit de ses études et le résultat de ses voyages en Pologne et traiter une question qui nous touche de près, puisqu'il s'agit de la Renaissance et du rayonnement littéraire de notre pays à cette époque.

UNE GRANDE DATE DANS L'HISTOIRE DE NOTRE SOCIÉTÉ

Le président a rappelé les circonstances qui avaient fait de la société une errante, au cours des vingt dernières années. La mise à sa disposition d'une salle de réunions, par la ville, remonte à près d'un siècle : « Cela ressortait de l'accord passé entre la Société archéologique et la municipalité de Vendôme à la date du 16 mai 1867 (...). Vous tenez donc, M. le Maire, les engagements pris par vos lointains prédécesseurs ; mais vous les surpassez — et de loin — en générosité et en magnificence (...). Qui eût pu prédire que, cent ans après — ou peu s'en faut — un curieux chassé-croisé installerait la mairie au siège de la Société archéologique et que la société viendrait tenir ses assises à la Porte Saint-Georges, lieu des assemblées municipales depuis cinq siècles ?... ».

De cette demeure si riche en souvenirs historiques, M. le chanoine Gaulandau ne veut pas parler longuement. Mais il souligne cependant : « dans ce cadre splendide, je me sens guidé dans ma pensée et inspiré dans mon propos par les souvenirs du passé de notre Compagnie, celui d'abord des quatre fondateurs, qui s'appelaient : Launay, Bouchet, Queyroy et Chautard. Je pense à tous ceux qui, depuis un siècle, ont été leurs continuateurs et ont contribué à doter Vendôme et le Vendômois d'un organisme culturel solidement constitué. A travers les changements de régime, à travers trois guerres, ils ont su maintenir très haut leur idéal désintéressé et accomplir les efforts indispensables et opportuns, parce qu'ils ont gardé et nous ont transmis la foi dans leur œuvre !... ».

« Ils ont su, dans le domaine qui leur était propre, remplir le beau programme que M. le sous-préfet traçait ces jours-ci, en posant la première pierre de la première usine de la zone industrielle de Vendôme : « Prévoir dans la sagesse, organiser dans l'ordre, réaliser dans la mesure ». Ce rappel, me semble-t-il, n'est pas déplacé ici, car il est d'autres édifices que matériels, et il faut que les uns et les autres coexistent et s'harmonisent dans toute cité qui se veut prospère et florissante.

« Bientôt, nous fêterons notre centenaire et les mérites de nos fondateurs et de nos mainteneurs seront plus largement rappelés. Dès ce soir, ici, dédions-leur un fervent hommage ».

Le président donnait ensuite un rapide rapport de l'activité de la société, saluant au passage la mémoire des membres disparus. Evoquant la démolition de l'hôtel de Gennes, il a exprimé les regrets des membres du bureau : « C'est un sacrifice, nul ne le conteste ; mais il est des sacrifices que la raison commande et qu'exige l'intérêt public. Toutes les précautions ont été prises pour sauvegarder tout ce qui pouvait l'être... ».

LA VIE DE LA SOCIÉTÉ EN 1960

Au début de la séance, M. le chanoine Gaulandau, président de la société, a souhaité la bienvenue à M. le sous-préfet : « Vous retrouvez ici le souvenir d'Henri IV, roi de Navarre, mais aussi

duc de Vendôme ». Il a ensuite salué M. le maire, M. le conseiller général Doucet et M. le proviseur du lycée.

Après avoir annoncé que 54 nouvelles demandes d'adhésion étaient parvenues, le président a déclaré : « Nous avons maintenu et affirmé l'« esprit » de notre société, à laquelle viennent, de toutes les professions, ceux qui, grâce à elle, ont compris quelles richesses comportent Vendôme et le Vendômois dans les domaines divers, mais connexes, de la préhistoire, de l'histoire, de l'architecture, des arts et des belles-lettres. Expansion culturelle, expansion continue ».

M. le chanoine Gaulandau a rappelé la visite des membres de la Société Archéologique de Touraine, l'excursion d'études du 15 mai et l'accueil reçu au Lude, à La Flèche, à Durtal, à Solesmes, « journée exaltante, inoubliable pour tous ceux qui y participèrent ». Il a également mis l'accent sur l'important travail réalisé par « les responsables du secrétariat, des finances, de la bibliothèque et des archives, qui ne font guère trêve. De nombreux bulletins continuent à nous être demandés par les bibliothèques de France et de l'étranger et par des chercheurs qui en apprécient la valeur ».

Parmi les travaux des membres de la société, M. le chanoine Gaulandau a cité ceux de : M. Cordier, directeur d'école publique à Beaulieu-lès-Loches, sur « Le dolmen de La Chapelle-Vendômoise » et de M. André Motheron, de Prunay-Cassereau, sur « La toponymie du pays de Gastine ».

En terminant, le président a affirmé : « Notre société continue donc à remplir la tâche qu'elle s'est fixée depuis sa fondation en 1862. Elle contribue pour sa part à ce travail incessant qu'accomplissent à travers toute la France les compagnies semblables, fournissant ainsi à la grande Histoire, des matériaux dont elle ne pourrait se passer. Un très grand nombre sont nos correspondants et échangent avec nous leurs publications ».

M^e Couvrat a donné lecture de la liste des noms des nouveaux membres, puis de celle des excusés. Le président a eu une pensée à la mémoire de trois membres décédés au cours de l'année écoulée : M. Mallais, de Montoire ; M. Muller, de Paris, et M. Tison, de Montoire.

L'assemblée a élu, pour compléter le bureau : M. le Dr Gamard, M. Halloppeau, M. Jeulin et M. de l'Eprevier. Le président, insistant sur les compétences de chacun de ces candidats, a tenu à adresser les vœux de l'assemblée à M. le Dr Gamard, pour un prompt et complet rétablissement.

LES RELATIONS FRANCO-POLONAISES AU TEMPS DE LA RENAISSANCE

Avec l'érudition, la finesse d'esprit et l'élégance de langage qui le caractérisent, M. le docteur Gamard allait tenir son auditoire sous le charme en évoquant une grande page de littérature française. Nous sommes heureux de reproduire cette communication dans le présent bulletin.

280^e Assemblée Générale

Séance Publique du 14 Décembre 1960

LA SEANCE (1)

Plus de 420 membres — il y a eu 54 nouvelles adhésions au cours de l'année —, d'importants travaux, une assemblée générale d'une haute tenue suffiraient, si besoin en était, à démontrer combien la vie de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois est active, combien le rayonnement de cette Compagnie s'étend un peu plus chaque année.

C'est là une fort plaisante constatation et, pour ceux qui ont la lourde charge d'administrer la société, une récompense aux efforts entrepris, la seule qu'ils souhaitent d'ailleurs. Le froid qui, brutalement s'est abattu sur notre région, a sans aucun doute retenu de nombreux adhérents, la liste des excusés en témoigne, du reste. Cependant, c'est avec un très vif intérêt que l'assistance a suivi le déroulement de la réunion, présidée par M. le chanoine Gaulandeau, entouré de M. le docteur Dattin, vice-président ; M. Couvrat, secrétaire ; M. Poulteau, archiviste ; M. Chrétien, trésorier et M. Renard, membre du bureau.

Au premier rang nous avons noté la présence de M. Piani, sous-préfet ; M. Yvon, maire ; M. Doucet, conseiller général de Montoire et Madame ; M. Lafontaine, proviseur du Lycée Ronsard et Madame.

DEUX INTERESSANTES COMMUNICATIONS

M. le chanoine Gaulandeau a présenté en quelques mots les deux conférenciers de cette assemblée générale, bien connus des membres de la société : M. Weelen et M. Dupuy. Ajoutant qu'ils venaient, l'un de Tours et l'autre de Blois, il a tenu à souligner leur dévouement et à les assurer de la gratitude de tous.

Le Bulletin de la Société publiera ces deux travaux de très grande valeur. Nous en donnons ici un aperçu.

Balzacien averti, M. J.-E. Weelen a donné lecture d'une lettre adressée le 6 avril 1846 par Honoré de Balzac au célèbre sculpteur David d'Angers, au sujet du chirurgien Larrey. Mais là ne se borna pas l'exposé de M. Weelen qui a fourni de précieux détails sur la vie intime de ceux qui, selon lui, ont inspiré des romans à Balzac et que l'on retrouve dans certains personnages de plusieurs de ses œuvres.

M. Jean Dupuy a traité des origines du socialisme en Loir-et-Cher. Avec une prodigieuse facilité, il a « évolué » au milieu de nombreux hommes politiques de la fin du XVIII^e et de la première moitié du XIX^e siècles. Son étude, solidement étayée, adroitement construite, a fait apparaître que le Vendômois — Naveil notam-

(1) Les termes de ce compte-rendu, comme ceux du précédent, sont inspirés des articles parus à l'époque dans la *Nouvelle République*, membre de notre Société, sous la plume de notre confrère M. G. Rigollet, que nous tenons à remercier ici.

ment — était le véritable berceau du socialisme dans notre département. A ce phénomène il a donné une explication : le problème de Babeuf à Vendôme.

Le rappel de certains noms ont amené une discussion amicale entre M. Dupuy, M. le chanoine Gaulandau, M. Weelen et M. le Dr Dattin.

Les longs applaudissements qui ont salué les deux communications ont démontré combien leurs auteurs avaient su faire apprécier leurs connaissances et c'est très chaleureusement que le président de la société les a remercié de la qualité de leurs exposés.

SUR LES TRACES DE PIERRE DE RONSARD

Le dimanche 8 mai, Vendôme a été honorée de la visite d'un groupe important de Tourangeaux. Parmi les personnalités qui y participaient, nous avons noté la présence de M. Philippon, président de la Société Archéologique de Touraine ; M. Leveel, vice-président des Amis de Ronsard et du Prieuré de Saint-Côme, ainsi que les membres des bureaux de ces sociétés ; M. Mesnard, directeur du Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance ; M. le directeur du service d'Archives.

M. Gérard Yvon, maire de Vendôme, avait organisé une charmante réception en leur honneur dans la salle de la Porte Saint-Georges. Il était entouré de ses adjoints, de M. le chanoine Gaulandau, président, de MM. le docteur Dattin, vice-président et Chrétien, trésorier de la Société Archéologique, de M. Damoye, vice-président du S. I. et de M. Dufer, secrétaire général de la Mairie.

Au cours du vin d'honneur, M. le Maire salua nos hôtes, les remercia d'être venus en Vendômois, évoqua les fastes historiques de la Porte Saint-Georges et le souvenir de Ronsard, gentilhomme vendômois.

M. Leveel, au nom de tous ceux qui l'accompagnaient, allait répondre en terme aussi élégants, disant notamment combien les Tourangeaux ressentaient l'honneur qui leur était fait par cette réception en un cadre aussi fastueux et historique. Il ajoutait que, dans cette ville si belle et hospitalière, il avait choisi de passer la journée avec ses amis pour la raison que Vendôme est la capitale des études ronsardiennes.

Mlle Mabilie devait, après l'avoir lu, remettre au maire de Vendôme, un poème écrit par P. de Nolhac et que celui-ci avait lu en 1924, à Vendôme même, à l'occasion des grandes fêtes organisées en l'honneur du célèbre poète. « Chanson pour honorer les provinces de Ronsard », gravée sur lino par Mlle Mabilie, prendra place parmi les belles collections de Vendôme et c'est en termes émus que M. Yvon a remercié Mlle Mabilie et tous ses amis de ce geste si délicat.

Nous nous félicitons grandement de voir s'affirmer les excellentes relations qui ont toujours existé entre nos deux sociétés.

Sur les pas de Geoffroy Martel et des Bourbons-Vendôme

LA MIGRATION AU FIL DU LOIR

DE LA SOCIÉTÉ ARCHEOLOGIQUE DE VENDÔME

LE 15 MAI 1960

Un esprit un peu chagrin aurait pu craindre que la première sortie de la société hors de ses limites territoriales ne se heurtent à quelque difficulté ignorée lors des excursions précédentes sagement demeurées intra-muros.

C'aurait été compter sans l'allant très ordonné des membres de notre grande famille et surtout sans le dévouement de son distingué président, la ténacité, la patience et le savoir-faire de son dévoué trésorier.

LE LUDE

Dès avant 8 h. 45 — l'heure H — notre excellent Guiard, toujours à la peine et omniprésent, canalise le flot des voitures convergeant sur la petite cité du Lude.

Mme la comtesse René de Nicolay et M. François de Nicolay, sénateur-maire, nous ayant fait courtoisement ouvrir les portes de leur propriété, c'est à l'épanouissement de l'art architectural français que chacun est surtout sensible. Et pendant que certains après la visite intérieure, s'attardent devant les tours massives à la Chambord, que d'autres détaillent la charmante façade François I^{er}, déjà, en éclaireurs, les voitures particulières roulent vers La Flèche. Le printemps les accompagne. Seul, manque pour un moment encore, ce léger rayon de soleil qui, réchauffant tous ces feuillages et toutes ces fleurs, donnerait sa plénitude au Jardin de la France.

LA FLECHE

La place nous manque, mais les mots surtout font défaut pour dire tout le bien que nous pensons de La Flèche. Un accueil au-dessus de tout éloge nous attend au Prytanée. Que M. le colonel commandant l'Ecole et ses collaborateurs veuillent bien trouver ici la certitude du souvenir que tous ont emporté de l'œuvre qu'ils poursuivent avec foi et amour. Une heureuse coïncidence peut-être nous permet de participer à la vie des « Brutions ». Dans la cour d'Austerlitz, c'est l'envoi des couleurs. Une heure délicieuse s'écoule trop vite au milieu des trésors de la bibliothèque exposés à notre curiosité, présentés avec la plus entière compétence et la plus parfaite bonne grâce par M. de Gravelle, bibliothécaire-archiviste. On regretterait de partir si ce n'était pour les salles chargées d'histoire telles celle des généraux, celle du musée. Et voici la

chapelle où sous les voûtes angevines revit le souvenir du roi Henri, où est déposé son cœur et où nous attend la surprise que nous a réservée le maître Norbert Dufourcq, notre compatriote, membre de notre société : un récital d'orgue sur le précieux instrument construit au XVII^e siècle. M. le chanoine Lecouvette, aumônier, se multiplie pour nous guider et nous donner des explications.

DURTAL

On s'arrache à regret — l'horaire risque une sérieuse entorse. Un coup d'œil au Loir en reprenant la voiture. On se sent presque en état de grâce pour s'embarquer... pour Montréal, mais Durtal, plus proche, nous attend et son maire, M. le docteur Poirier, dont nous regrettons d'autant plus vivement le départ obligé que nous l'avons reconnu des nôtres par l'amour qu'il porte à sa petite ville et qu'il a su tout de suite nous communiquer.

Le déjeuner amical scinde la caravane. « L'infanterie portée » est descendue de ses cars sur la route de Sablé. « La cavalerie légère » pousse une faible pointe sur celle d'Angers. Entouré du bureau de la société, M. le président, après avoir salué la présence de M. Mahias, député ; de M. Yvon, maire de Vendôme ; de M. de Curton, inspecteur de l'enseignement primaire et avoir exprimé les remerciements de tous aux personnalités qui nous ont si bien accueillis ce matin — et les Pères de Solesmes qui nous recevront dans un moment — notre président donc fait acclamer M. Chrétien qui a si bien réglé le déplacement et mérité d'être « l'organisateur de la victoire ». Ses compliments — et les nôtres — vont enfin à Mme et M. Loison, de l'hôtel d'Anjou, qui nous ont traités d'une manière remarquable.

Il retrace enfin, avec ce bonheur d'expression dont il a le secret comment notre « invasion pacifique » ne nous a nullement éloignés de chez nous, puisque suivant le Loir, nous retrouvons Geoffroy Martel qui, en 1040, bâtissait la Trinité alors qu'il s'accageait Château-du-Loir, son père Foulques Nerra, dont le souvenir flotte sur le Lude, comme celui des Bourbons à La Flèche, et celui de Geoffroy — toujours lui — à Durtal. Et d'évoquer le Loir littéraire pour regretter l'absence du docteur Gamard, retenu loin de nous « ce Loir symbole de l'amitié qui nous unit quelle que soit notre origine ».

SOLESMES

Un regard au château de Durtal et par Sablé, nous joignons Solesmes. Solesmes et sa massive abbaye dont on ne décrit pas les sculptures inestimables : on les admire, on les médite. En chacun les images de cette journée se mêlent et les chants grégoriens s'unissent à la voix des orgues. Les belles heures 1960 sont épuisées. Mais que de richesses emplissent nos esprits !

Plus de 220 personnes vont se disperser par les chemins rapides du retour et déjà on pense à 1961. C'est le secret de demain, mais c'est la certitude que tout sera fait pour ajouter un beau souvenir à ceux que nous gardons déjà précieusement.

J. ARNOULD.

NOUVEAUX MEMBRES

ADMISSIONS PRONONCEES EN 1960

- M. Charon Jacques, Chef de clinique dentaire, 2, rue P.-de-Narçay, Paris (14^e).
- Mme Burgaud Paulette, Directrice d'Ecole Annexe, 10, rue Bour-sault, Paris (17^e).
- M. Dupuy Jean, 8, rue des Juifs, Blois.
- M. Moralès, Professeur au Lycée Ronsard, à Vendôme.
- Mme Boule, rue du 20^e Chasseurs, à Vendôme.
- Mme de Curton, 7, boulevard Franck-Pilatte, Bloc 1, Nice.
- M. Roussineau André, 12, avenue Emile-Acollas, Paris (7^e).
- Mme Bourdin, Facteur-receveur, Chauvigny-du-Perche (Loir-et-Cher).
- M. Renoncé, Instituteur honoraire, route de Beaucé, à Montoire.
- M. le Marquis de Brantes, Château du Fresne, à Authon (Loir-et-Cher).
- M. Boire, Agent général d'Assurances, 8, avenue Gambetta, à Montoire.
- Mlle Lhuillier Liliane, Institutrice à Sargé-sur-Braye (L.-et-Ch.).
- Mlle Bouni Hélène, Professeur, 62, rue du Change, à Vendôme.
- M. Thomy Pierre, 27 ter, rue de Noailles, à Versailles (S.-et-O.).
- Mlle Huiban Françoise, Surveillante au Lycée Ronsard, à Vendôme.
- Mlle Gaulard Ghislaine, 47, rue de la Mare, à Vendôme.
- M. Merlot Bernard, Adjoint d'Intendant, Lycée Ronsard, à Vendôme.
- Dr Pierre Chevallier, Chirurgien, 2, rue Basse, à Vendôme.
- M. Peigné André, Conseiller général, à Tourailles, par Landes-le-Gaulois.
- Mme Peigné André, à Tourailles, par Landes-le-Gaulois (L.-et-Ch.).
- Mlle Bluteau Josette, Institutrice, à Boursay (Loir-et-Cher).
- Mlle Poulleau Micheline, 45, rue des Quatre-Huyes, à Vendôme.
- Mlle Albrespy, Professeur au C. C., 16, rue des Pâtis, à Montoire.
- Mlle Roucher, Château de Renay (Loir-et-Cher).
- Mlle Mariani, Institutrice à Herbault (Loir-et-Cher).
- M. Hureau, Directeur de la B.R.O., à Montoire.
- M. Noulin, Instituteur, 42, faubourg Chartrain, à Vendôme.
- M. Laurilleau Roger, Instituteur à Lignières, par Pezou (L.-et-Ch.).
- M. Colonnier Claude, Instituteur à La Fontenelle (Loir-et-Cher).
- Mme Guée, à Savigny-sur-Braye (Loir-et-Cher).
- M. Hairie Jean, Pharmacien, La Chapelle-Moche (Orne).

Mme Laforet O., Secrétaire de sous-préfecture, « La Guignetière »,
Sainte-Anne.

Mlle Gerberon Louise, faubourg Chartrain, Vendôme.

Mme Croissant, « Le Châtelet », Morée (Loir-et-Cher).

M. Leygue Louis, Sculpteur, 34, rue de l'Yvette, Paris (16°).

M. Philippe, Ebéniste, 8, rue Parisienne, Vendôme.

M. Lepage France, Oucques (Loir-et-Cher).

Mme Henrion Marc, 17, boulevard Raspail, Paris (7°).

Mme Valéry Giscard d'Estaing, 11, rue Bénouville, Paris (16°).

M. Pérot E.-M., 21, rue Gambetta, Puteaux (Seine).

Dr Manteau Philippe, 19, rue Joseph-Bellier, Châteauroux (Indre).

M. Biret Jean, Professeur au Lycée Ronsard, Vendôme.

M. Planchet, Retraité S.N.C.F., route de Beaucé, à Montoire.

Mme Cormier, Institutrice Retraîtée, 1, rue des Etats-Unis, à
Vendôme.

Bibliothèque pédagogique de la Circonscription de Vendôme.

M. Boulay Pierre, Maçon, place de la Madeleine, Vendôme.

Mme Tison M.-L., 7, rue des Fossés, à Montoire.

M. Jardin, Garagiste, route de Lavardin, à Montoire.

M. Davy, Huissier, rue Saint-Denis, à Montoire.

M. Courty, 1, rue Edouard-Fournier, Paris (16°).

M. Lafontaine Proviseur au Lycée Ronsard, Vendôme.

M. Gobilliard, 12, rue Ferme, à Vendôme.

Mme Gobilliard, 12, rue Ferme, à Vendôme.

M. Touzeau Pierre, Maire de Sainte-Anne, par Vendôme.

COMPTE FINANCIER

(ANNEE 1960)

RECETTES :

Cotisations	1.347
Ventes d'ouvrages	298,50
Subvention du Ministère de l'E. N. (Arrêté du 22-7-1960).	300
Intérêts de la Caisse d'Epargne	51,50
Participation à la sortie du 15-5-1960	818
Divers	3,90
Total	2.818,90

DEPENSES :

Imprimés :		
Bulletin	792,10	
Divers	359	
		1.151,10
Frais de bureau		386,71
Abonnements à publications		96
Sortie du 15 mai :		
Location de cars	610,00	
Divers	84,00	
		694
Divers		130,43
Total		2.458,24

BALANCE :

Recettes	2.818,90
Dépenses	2.458,24
EXCEDENT DE RECETTES	360,66
Reliquat de l'exercice précédent	2.222,06
Avoir de la société au 31-12-1960	2.582,72

se décomposant comme suit :

Avoir au C. C. P.	877,39
Livret de C. E.	1.636,33
En espèces	69
Total	2.582,72

Le Trésorier.
B. CHRETIEN.

BIBLIOGRAPHIE

Liste des ouvrages entrés à la bibliothèque
du 1^{er} Janvier au 31 Décembre 1960

I. — DONS D'AUTEURS OU AUTRES

— De notre ancien président, M. G. DENIZOT, professeur honoraire à la Faculté des Sciences de Montpellier, plusieurs bulletins de la *Société Préhistorique Française*.

— De notre président, M. le chanoine GAULANDEAU :

Jane Valriant, *Catherine, sœur du Roi*, pièce en six tableaux.

Dr P. Delaroche, *Loudun*.

Gérard Cordier, *Le dolmen « à portique » de La Chapelle-Vendômoise ; Supplément à l'inventaire des instruments perforés du Loir-et-Cher ; Blésois et Touraine dans le cadre des mouvements culturels énéolithiques ; La station tardenoisienne des Creuziaux à Thenay (Loir-et-Cher)*.

Abbé Henri Arthur, *Révélation de Dangeau* (Zodiaque, n° 34).

Alain Raison de Cleuziou, *La Bretagne de l'origine à la réunion*.

Général Picard, *Le lieutenant-colonel Filloux (1887-1957)*.

— De M. BAILLY, à Melun, huit volumes de la collection des villes d'art célèbres (Laurens, éditeur) : *Avignon et le Comtat Venaissin ; Blois, Chambord et les châteaux du Blésois ; Dijon et Beaune ; Nancy ; Paris ; Poitiers et Angoulême ; Rouen ; Tours et les châteaux de Touraine*.

Lettres d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret, publiées par le marquis de Rochambeau, Paris, 1877.

Seymour de Ricci, *Catalogue d'une collection unique des éditions originales de Ronsard*.

René Largillière, *Ronsard, ses amis et ses imitateurs dans le Beauvaisin*, Beauvais, 1924.

René Saulnier, *L'imagerie populaire du Val-de-Loire*, exemplaire numéroté, Angers, 1945.

Thillier et Jarry, *Cartulaire de Sainte Croix d'Orléans*, Paris, 1906.

L. Jary, *Dom Gérou, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, sa vie et ses travaux littéraires d'après sa correspondance inédite*, Orléans, 1879.

Catalogue de monnaies royales et seigneuriales de France composant la collection de feu M. J.-B.-A. Jarry, d'Orléans, Paris, 1878.

— De M. BABLIN-COCHET, Dom Gabriel Tissot, *Le rôle liturgique d'un monastère*.

— De M. le chanoine CHAMPEAU, trois ouvrages de L. Chesneau : *Le Dr François-Joseph Ducoux*, *Les dissidents vendômois de la Petite Eglise* et *Robert-Houdin à Saint-Gervais*.

— De l'auteur, M. G. DEBIEN, professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Dakar, *Un colon sur sa plantation*.

— De notre ancien secrétaire, le colonel FOUSSARD, Général Berthaut, *Topologie, Etude du terrain*, avec atlas.

Cours de Topographie des écoles militaires.

Le service géographique de l'Armée, son histoire, son organisation, ses travaux.

Mémorial du service géographique de l'Armée. Tome V, la carte d'Algérie, 1830-1930.

La nouvelle carte de France au 20.000^e, son utilité, son exécution.

Exposition Coloniale internationale de Paris 1931, La carte de l'empire colonial français.

— De l'auteur, M. l'abbé André NOUEL, *Répertoire des monuments mégalithiques de la Région Sud du Bassin Parisien*.

— De l'un des auteurs, M. L. PELICIER, *Croquis d'histoire, Moyen Age*, en collaboration avec M. M. Rouable.

— De Mme PORTEL, un lot de *décrets* et *lois* de l'Assemblée Nationale et de la Convention imprimés à Blois en 1791 et 1792 par J.-B. Billault, « imprimeur du département de Loir-et-Cher ».

— De l'auteur, M. J.-E. WEELLEN, conservateur du musée de Châteaudun, *Le tricentenaire de Lauberdrière (1759-1959)*. (Voir à ce sujet notre bulletin, année 1959, p. 10) ; *Bibliographie des ouvrages de Jacques-Marie Rougé, écrivain tourangeau* ; *La Sainte-Trinité de Vendôme sous l'Empire et la Restauration*, extrait de notre bulletin, année 1955.

— De notre bibliothécaire : J.-B. BEUZIT, *Mazangé, ses monuments religieux, son église*.

Nous prions les donateurs d'agréer nos sincères remerciements.

II. — ENVOI DU MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

— *Programme du 86^e congrès des Sociétés Savantes. Montpellier, 1961.*

III. — ENVOI DES SOCIÉTÉS SAVANTES — ECHANGES

1° France

- *Académie des Beaux Arts*, années 1957-58 et 1958-59.
- *Académie des Sciences*. Comptes-rendus hebdomadaires.
- *Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, comptes-rendus, année 1958, p. 339, *Les concurrences poétiques au XVI^e siècle*, *Ronsard, du Bellay, Baïf*, par M. Raymond Lebègue.
- *Société Nationale des Antiquaires de France*, bulletin 1958, p. 85, compte-rendu d'une communication de M. P. Pradel sur *le tombeau de Jacques II de Chabannes*, le célèbre maréchal de la Palice, mort à Pavie, « monument élevé dans la chapelle du château de Lapalisse, dépecé à la Révolution et connu par un bas-relief à figures de Vertus parvenu, par acquisition, au Musée Calvet d'Avignon. Un rapprochement impérieux s'impose, jusque dans les détails, entre ce bas-relief et un dessin de Gaignières nous conservant l'image du tombeau détruit du comte de Bourbon-Vendôme jadis à l'église Saint-Jacques de Vendôme (1). Les liens de parenté étroits qui existaient entre les deux familles expliquent cette similitude : Jacques de Chabannes et le Comte de Vendôme furent victimes l'un et l'autre des guerres d'Italie ; leurs tombeaux furent élevés par les soins de leurs veuves, qui étaient cousines. Quelques vestiges, conservés au Musée de Vendôme, précisent d'ailleurs ce rapprochement ».
- *Société de Borda* (Dax). Bulletins numéros 295 à 298.
- *Revue de l'Académie du Centre* (Châteauroux) année 1959.
- *Société archéologique et historique de la Charente*, année 1959.
- *Les Amis du vieux Chinon*. Bulletin T. VI n° 3. *Le Paléolithique ancien des terrasses de la Vienne à Sazilly* par notre confrère G. Cordier.
- *Commission des Antiquités du département de la Côte d'Or*. Mémoires. T. XXIV, 1954-1958.
- *Congrès archéologique de France*. CXVI^e session (en 1958). Auxerre.
- *Société Dunoise* (Châteaudun) n° 262. De notre confrère l'abbé André Nouel, *Répertoire des monuments mégalithiques de la Région Sud du Bassin Parisien*.
- *L'Eduen*, bulletin de la Société d'Histoire naturelle d'Autun, nouvelle série, numéros 12 à 16.
- *Société archéologique d'Eure-et-Loir*. Mémoires, T. XXI, feuilles 19 à 31.
- *Société archéologique et historique du Limousin*. T. LXXXVII, deuxième livraison.
- *Revue Mabillon* (Abbaye de Ligugé), numéros 199 à 201.
- *Revue historique et archéologique du Maine*, numéro 93.

(1) Il faut lire, bien entendu, « la collégiale Saint-Georges ».

— *Commission historique et archéologique de la Mayenne*, numéro 231.

— *Société d'histoire et d'art du diocèse de Meaux*, numéro 10.

— *Les Amis du vieux Montrichard* T. I, numéro 3.

— *Société archéologique et historique de l'Orléanais*. Bulletins ronéotypés 59 à 61. Nouvelle série. T. I, numéros 4 à 6, avec, en supplément : *Bellegarde et ses environs, Comment visiter Orléans et La mort de François II à l'Hôtel Grosloir le 6 décembre 1560*, par M. l'abbé Paul Guillaume, n° 7 Orléans, ville universitaire.

— *Le Pays Bas-Normand*, bulletins numéros 110 et 111 de la Société Ornaise d'histoire et d'archéologie, nouvelle société correspondante.

— *Société des Antiquaires de l'Ouest et Musées de Poitiers*, 3^e et 4^e trimestres 1959, 1^{er} trimestre 1960.

— *Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, troisième série, Tome XX.

— *Société des Antiquaires de Picardie*, 3^e et 4^e trimestres 1958, 1^{er}, 2^e et 3^e trimestres 1959.

— *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, bulletins numéros 334 à 344, mémoires IV^e série, T. II, années 1959-60.

— *Société des Lettres, Sciences et Arts du Saumurois*, n° 109.

— *Sites et Monuments*, bulletin de la Société pour la protection des paysages et de l'esthétique générale de la France, nouvelle série, numéros 7 à 9.

2^e Etranger

— *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*. Tome LXXII, 1957-58. Tome LXXIII, 1959-60. Tables générales des tomes XXXIII à LXV.

— *Smithsonian Institution* (Washington). Annual report of the Board of Regents, 1958. Annual report of the U. S. National Museum, 1959.

IV. — ABONNEMENTS — ACQUISITIONS

— *Bulletin Monumental*. T. CXVII, quatrième fascicule 1959 ; T. CXVIII, 1^{er}, 2^e et 3^e fascicules 1960.

— *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, mensuel. Année 1960 complète.

— *Société Préhistorique Française*. Tome LVI, fascicules 9-10 et 11-12 ; tome LVII, fascicules 1-2, 3-4 et 5-6. Parmi les rapports des délégués départementaux de la Société Préhistorique Française pour 1959, nous relevons, dans le fascicule 3-4, ceux de deux de nos membres, M. Gérard Cordier pour l'Indre-et-Loire et M. l'abbé André Nouel pour le Loiret et le Loir-et-Cher. « Le Musée de Vendôme, écrit en particulier ce dernier, est incontestablement le mieux installé des musées préhistoriques des deux départements : les séries variées (surtout du Vendômois) y sont encore plus nom-

breuses dans les réserves que dans les vitrines exposées. Elles se sont complétées d'une partie de la collection Clément († 1932) en 1952 (surtout du Paléolithique inférieur d'Artins) et en 1954 de la collection Valin († 1954) ».

— Albert Grenier. *Manuel d'Archéologie gallo-romaine*, Tome III, l'*Architecture*, deux volumes. Paris, 1958. Cet ouvrage fait suite au manuel d'Archéologie de Déchelette, entré dans notre bibliothèque grâce à la générosité des héritiers du regretté Valin.

— Dr Emile Poirier, maire de Durtal, *Histoire de Durtal, de l'an 1000 à nos jours*.

— Edouard Salin. *La Civilisation mérovingienne*. 4^e et dernière partie. *Les Croyances, conclusions, index général*.

— Jean Caplat. *Histoire de Blois depuis les origines jusqu'à nos jours*.

— Abbé M. Vinet, *Le Royal Monastère Bénédictin de Saint-Laumer de Blois*.

Ph. POULTEAU.

MUSÉE

Pièces entrées au Musée pendant l'année 1960

— De M. Maurice BELLANDE, à Paris : deux coiffes.

— De Mme MERCIER, à Vendôme : collection de silex taillés, recueillis par M. l'abbé Mercier, à Huisseau-en-Beauce.

— De M. BOULLE, à Vendôme : une statuette égyptienne.

— De M. JUHEL, à Blois : un fusil à broche.

— De M. le colonel LEBLANC, à Vendôme : collection d'armes et d'objets d'Extrême-Orient.

— De M. NEILZ, à Courtiras : bouche de ceinturon du Lycée impérial de Vendôme.

— De Mlle BINOIS, à Vendôme, deux peintures sujet rustique.

— De M. le chanoine CHAMPEAU : une mouchette.

— De M. le maire de VILLEMARDY : l'ancien coq du clocher.

De nombreux objets se rapportant à la vie vendômoise d'autrefois nous ont été remis par M. NORGUET, à Thoré ; Mlle Régina TESSIER, à Vendôme ; M. COLLIN-COLLIN, Mme MOTTERON, Mme FOIRIEN, Mlle BAUGE, M. DOLIVEUX, tous de Thoré ; M. LEROUX, à Vendôme ; M. MAUBOUSSIN, à Lancé ; M. André MOTHERON, à Prunay ; Mme SAVOIRE, à Vendôme ; M. l'abbé GUELLIER, à Chitenay ; Mme GAUTHIER, à Vendôme.

Nous prions les donateurs d'agréer nos vifs remerciements.

COMMUNICATION

BALZAC ET LES LARREY

Notre confrère M. J.-E. Weelen, conservateur du musée Dunois à Châteaudun, fait une communication sur les relations de Honoré de Balzac avec Dominique-Jean Larrey baron et chirurgien de l'Empire et Hélène de Valette qui fut, semble-t-il, dans leur intimité ; cela à propos d'une lettre de l'auteur de la *Comédie Humaine* à David d'Angers sur le monument de Larrey, exécuté par le sculpteur en 1846 et inauguré dans la cour du Val-de-Grâce, le 8 août 1850, quelques jours seulement avant la mort de Balzac.

M. Weelen lit, d'abord, le texte de cette lettre qui n'est pas inédite, mais dont la datation, dans l'édition de la *Correspondance de Balzac* par Jean A. Ducourneau (Formes et Reflets, 1953) est erronée et la lecture fautive dans la seconde édition (1955), ce qui justifie une nouvelle publication :

Mon cher David,

J'ai vu avec bien du plaisir que vous allez faire le monument de Larrey. Jamais un plus noble caractère, une plus belle âme, la vertu sous sa plus belle forme n'aura rencontré de main plus digne de les représenter.

Le sculpteur et le modèle sont de la même pâte. Je travaille nuit et jour en ce moment, et ne puis que vous envoyer ce petit mot pour vous rappeler que vous avez un ami associé à vos succès dans BALZAC.

Mes hommages à Madame David.

Samedi Saint.

Il trace, ensuite rapidement, une notice biographique de Larrey et de son fils, le baron Félix-Hippolyte Larrey

qui fit lui-même, une belle carrière de chirurgien militaire, comme chirurgien ordinaire de Napoléon III et médecin inspecteur de l'armée, à partir de 1858. Balzac fréquentait chez les Larrey et recueillit, soit dans la conversation, soit dans leurs ouvrages de clinique chirurgicale, leurs *Mémoires* où *Relations médicales*, les anecdotes dont il espérait faire profiter les *Scènes de la vie militaire*. Il rencontrait dans l'entourage des Larrey une femme pour laquelle il avait éprouvé une inclination, à qui il dédie *Le Curé de Village* et offre les épreuves d'imprimerie de *Béatrix* corrigées de sa main : Hélène-Marie-Félicie de Valette, née à Rochefort-sur-mer en 1808, mariée à Vannes, au notaire Gougeon en 1826, veuve l'année suivante et décédée au domicile du baron Hippolyte, à Paris, le 14 janvier 1873.

Grâce à certaines confidences de Larrey, de Balzac et de David d'Angers qui grava son profil en 1851, aux recherches du Vicomte Spoelberch de Lovenjoul, collectionneur et érudit, et de balzaciens tourangeaux, le baron Raymond Auvray et M. Horace Hennion, un portrait de cette « aventurière de lettres » se dessine que M. Weelen précise par son apport personnel et l'étude attentive de *Béatrix*, roman inspiré par George Sand, mais qui doit beaucoup aussi, par son atmosphère bretonne, à Hélène de Valette, familière de la presqu'île guérandaise. Balzac, avec raison sans doute, n'a jamais voulu admettre la collaboration effective de sa maîtresse sur le plan de la documentation locale, ayant lui-même visité, en 1830, avec Mme de Berny, Guérande, le Bourg-de-Batz et le Croisic. La rédaction de *Béatrix* date de 1838 ; la publication du roman, dans *Le Siècle* de 1839 ; le don des épreuves à Hélène qui fut un hommage et une reconnaissance tacite, de mars 1840 : « Au printemps de 1841, remarque M. Weelen, les deux amants reprenaient le chemin de la « vieille Bretagne », descendant la Loire en bateau par Orléans, Blois, Tours et Nantes, visitant les châteaux historiques aux escales et s'attardant devant « la steppe bleue de la mer et du ciel ». Balzac avait d'autres romans sur le chantier, mais la presqu'île guérandaise était devenue le pays de *Béatrix*, comme la vallée de l'Indre est le pays du *Lys*, comme Vendôme est, à jamais, le pays de

Louis Lambert (1). « Il suffit pour s'en convaincre de parcourir à pied, comme je le fis en 1958, le rebord du plateau qui domine le *Traict* du Croisic et de frapper aux portes des manoirs de Kerfur, Château-Madic et Drezeuc où l'on vous parle de Balzac comme d'un hôte quitté d'hier, prolix et silencieux à la fois, rétif aux pourboires, indulgent aux petits gens dont il aimait la compagnie sans doute pour se documenter ; où l'on vous montrera sur la planche d'une armoire à pointes de diamant l'exemplaire du roman que l'on se passe de père en fils, comme un bien de famille, à tel point que sur la route de la Turballe après un moulin à vent et une croix de granit, là où les anciens du pays situent le lieu géographique de *Béatrix*, un écart a pris le nom des Touches, propriété imaginaire de l'héroïne, qui est une appellation tourangelles et non point bretonne. Si Balzac a fait concurrence à l'état-civil, selon la formule consacrée, il a aussi concurrencé le cadastre ! ».

Deux ans passent ; en 1842 Larrey meurt qui, grand cœur et tyran domestique, avait fait obstacle au mariage de ses enfants pour mieux les garder. Après le décès de son père, le baron Hippolyte installa Hélène

(1) Si l'on accepte la date de mai 1841, proposée pour ce voyage par M. Roger Pierrot, conservateur à la Bibliothèque Nationale et éditeur de la *Correspondance* de Balzac (Garnier frères) suivant une lettre inédite, adressée vraisemblablement à la Comtesse Merlin, la dédicataire des *Marana* :

Madame,

Jugez de mon chagrin, j'étais en voyage, à regarder des châteaux, Blois, Orléans, Nantes et la vieille Bretagne, tandis que vous m'écriviez ce petit mot, et que je pouvais être chez vous, où l'on s'amuse tant et où l'on est si affectueusement reçu ! C'est à faire prendre le métier d'auteur consciencieux en grippe. Mais j'ai pris ma revanche et vous demander de ne pas m'en vouloir de ce que j'ai été assez malavisé pour perdre un plaisir et l'échanger contre les ennuis de l'archéologue. Sans un concierge et un tambour-major que j'ai rencontrés, je croirais que tout est perte, mais je n'ai rien vu d'aussi curieux dans la nature morte que ces deux vivants personnages.

Agréez, Madame, l'expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus distingués : de Balzac.

Cette lettre a figuré chez le libraire Marc Loliée dans un lot de lettres adressées à la Comtesse Merlin, née Maria de Las Mercedes de Jaruco, créole de La Havane, à la beauté de laquelle Balzac rendit hommage précisément dans *Béatrix*.

chez lui où se trouvait déjà sa fille adoptive, Juliette Dodu, qui sera l'héritière de tous ses biens, la gardienne de tous les souvenirs napoléoniens des deux chirurgiens, l'inspiratrice du gros ouvrage du Docteur Triaire, paru chez Mame, en 1902 : *Dominique Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire*.

« A l'instar de son ami, dit M. Weelen, Hélène de Valette voulut avoir sa protégée. Un jour qu'elle se promenait, dans les marais salants, elle perdit pied et se serait noyée sans le secours d'une paludière, la femme Le Callo qui travaillait à la récolte du sel. Pour marquer sa reconnaissance, elle tint sur les fonts du Bourg-de-Batz, avec le baron Larrey, l'enfant qui naquit du ménage Le Callo et la prénomma Marie. La petite fille devint une musicienne et une femme du monde accomplie, le plus bel ornement du salon Larrey. Mme de Valette, comme avait fait le baron envers Juliette Dodu, lui laissa tous ses papiers, particulièrement les lettres de Balzac. Peu encline à pactiser avec le diable, en vraie bretonne, Marie Le Callo brula toute cette correspondance qu'elle jugeait compromettante pour la mémoire de sa marraine. Mais, c'est au baron Larrey que la maîtresse du romancier, sur le point de mourir, donna les deux reliques qui ne la quittaient plus : le portrait de Balzac par Louis Boulanger et les épreuves d'imprimerie de *Béatrix*.

« A son tour, Hippolyte Larrey garda les deux témoins d'un si brûlant passé et ne s'en défit qu'aux approches de la mort.

« De sa grosse écriture, il écrivit cet *ex-dono* sur la feuille de garde du simple album des épreuves :

Manuscrit de Béatrix par Honoré de Balzac adressé avec une lettre ci-jointe à Mme de X. qui me l'a donné longtemps après l'avoir reçu en souvenir d'ancienne amitié.

J'offre aujourd'hui ce précieux manuscrit aux Archives de la Bibliothèque de Tours pour lui assurer une conservation durable dans le pays même où Balzac est né.

Paris, 4 Avril 1886

Baron Larrey, fils.

Et au dos du portrait :

Portait de M. de Balzac, dessiné à la sépia par Louis Boulanger son ami. Ce portrait d'une ressemblance frappante a été légué au baron Larrey qui l'a offert au Musée de Tours, le 29 décembre 1886.

« Le portrait est toujours au Musée des Beaux-Arts de Tours dans le riche encadrement choisi par Balzac. Quant au manuscrit, il échappa, comme par miracle, à l'incendie de la Bibliothèque municipale, en juin 1940, et se trouve exposé, temporairement, au Musée Balzac de Saché » (2).

En dehors de *Béatrix*, il semble que l'influence de Mme de Valette se soit exercée et, cette fois, à son insu, sur un autre roman de Balzac : *Ursule Mirouët*. M. Weelen lit une page de ce roman où l'auteur retraçant la carrière fictive de son héros, le Docteur Minoret, s'appuie sur l'exemple du grand Larrey : « Minoret qui fut bien regretté dans son quartier, était un des hommes les plus bienfaisants de Paris et, comme Larrey, gardait un profond secret sur ses actes de bienfaisance » (3).

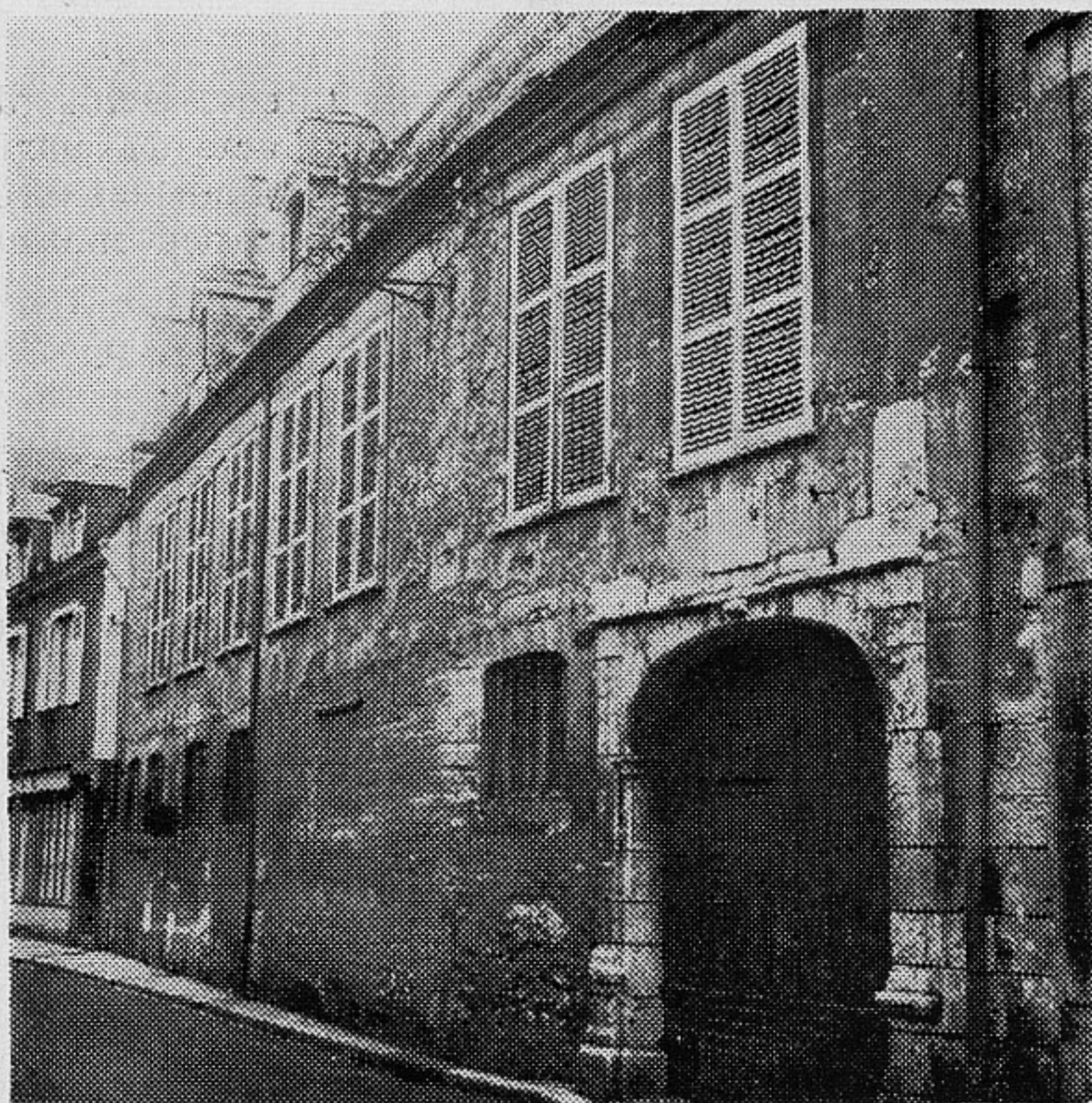
Or, *Ursule Mirouët* est daté : Juin-Juillet 1841 ; c'est l'époque, nous le savons désormais, du voyage amoureux dans la presqu'île guérandaise qui peut se situer en Mai de la même année. Comment ne pas penser que certains « actes de bienfaisance » de ses nouveaux amis n'aient pas été dévoilés au romancier toujours avide de faits réels par Hélène de Valette, elle-même ? Mis à part le thème de la succession si souvent traité par Balzac, la similitude est grande entre le cas de Juliette Dodu, adoptée par Hippolyte Larrey et celui

(2) M. J.-E. Weelen a traité plus particulièrement le problème de la dédicace de *Béatrix* et du don des épreuves de ce roman à Hélène de Valette, dans une communication faite au château de Saché, le 1^{er} octobre 1960 et publiée dans le bulletin : *Balzac à Saché*. N° 7. Ce texte réuni à une première étude sur : *Une lettre de Balzac à David d'Angers sur Larrey* fait l'objet d'une plaquette intitulée : *Au pays de Béatrix : Sur les pas de Balzac à Guérande, au Bourg-de-Batz, au Croisic* (illustrée de trois gravures, 14 pages, Imprimerie Centrale, Tours, 1960) en vente chez l'auteur.

(3) Balzac : *Ursule Mirouët*, Scènes de la Vie de Province, Edit. Houssiaux, tome I, 1868.

d'Ursule Mirouët, protégée par son tuteur, Denis Minoret, qui la prend au berceau dans un acte de charité porté au sublime. Alors la page du roman citée, en entier, par M. Weelen offre une résonnance inattendue. La ressemblance ne peut être fortuite.

Quoiqu'il en soit, il apparaît que Larrey, père et fils, ne furent pas seulement une référence pour le portrait du Docteur Minoret, mais un modèle, du moins dans certains traits : « Il n'est pas jusqu'au dénouement tragique du roman, déclare M. Weelen, en terminant, qui ne pousse vers cette conclusion. L'amputation des deux jambes de Désiré Minoret, exécutée de main de maître « par le premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu » et l'apparition du spectre du bon Docteur à sa pupille restituent, curieusement, le milieu Larrey ouvert seulement sur deux formes d'altruisme : la chirurgie et le spiritisme ».



Cliché N. R.

L'HOTEL DE GENNES

L'hôtel de Gennes, sis 59, rue Poterie, a disparu. L'intérêt de la circulation et de la sécurité publique exigeait ce sacrifice. Construit à la fin du XVI^e siècle, il avait appartenu à la famille de Gennes, puis à divers propriétaires, dont Nicolas Hugu, sr. de la Sauverie, dont il porta le nom. La propriété en fut disputée en de longs procès auxquels étaient intéressés les Ronsard (de la Linoterie) et les Pères de l'Oratoire parmi beaucoup d'autres.

La construction était remarquable surtout par son porche « dont la voute en anse de panier était divisée en compartiments par des nervures saillantes artistement moulurées ». (G. Launay) et par l'élégante tourelle de l'escalier.

LES RELATIONS LITTÉRAIRES ENTRE la FRANCE et la POLOGNE AU TEMPS DE LA RENAISSANCE

Par le Docteur GAMARD, de Montoire.

Voyager aujourd'hui en Pologne, c'est être émerveillé par le courage d'un peuple qui renaît une fois de plus au milieu de ses ruines, et montre après tant d'effroyables malheurs la fierté, la générosité, l'amour de la patrie et la foi dans l'avenir qui sont les vertus d'une grande nation.

Le français y reçoit un accueil chaleureux, éveille partout une émouvante sympathie ; notre langue et notre littérature sont connues et aimées de toute une élite intellectuelle, même parmi la jeunesse. On me parlait de Ronsard sur les bords de la Vistule, que je voyais alors semblable à la Loire.

Je ne pourrai qu'effleurer un immense sujet, et ma seule ambition est de donner le désir de l'approfondir. Il a été traité dans les admirables thèses de Jacques Langlade sur Jean Kochanowski, de Jacques Lavaud sur Philippe Desportes, ainsi que dans l'Histoire de la littérature polonaise de Simone Marcel, auxquelles j'ai fait des emprunts très importants ; je citerai aussi avec reconnaissance mes correspondantes polonaises, Madame Halina Brzozowska, de Lublin, et Mademoiselle Krystina Jachiec, de Cracovie, qui ont bien voulu rechercher et traduire d'importants documents.

Les relations littéraires entre la France et la Pologne n'ont jamais cessé depuis le XVI^e siècle ; elles n'ont été que le premier chapitre d'une longue série d'échanges intellectuels, qui amena un jour Adam Mickiewicz à professer au Collège de France et n'est

pas près de s'arrêter. Nous daterons d'abord la période qui nous intéresse, et nous rappellerons brièvement les grands événements politiques et sociaux qui l'ont marquée.

*
**

La Renaissance commença en Italie vers le milieu du XIV^e siècle et dura jusqu'à la fin du XVI^e. La France la découvrit lorsque Charles VIII, ayant épousé en 1483 Anne de Bretagne qui lui apportait des droits sur la couronne de Naples, les revendiqua à la tête de son armée. Les guerres d'Italie qui durèrent jusqu'à la mort de François 1^{er} en 1547 nous apportèrent comme principal bénéfice des échanges intellectuels constants entre la France et l'Italie. Pour nous, la Renaissance c'est le XVI^e siècle. Pour les Polonais, elle est un peu plus tardive : c'est le *siècle d'or*, auquel les historiens fixent comme limites les dates précises de 1492 et 1648.

*
**

Au début du siècle d'or, la Pologne était gouvernée par la dynastie des Jagellons. En 1492, elle élut comme roi Albert Jagellon : dès le début de son règne on vit apparaître les premières manifestations de la Renaissance et de l'humanisme, puis la Réforme. Toutes les classes dirigeantes furent peu à peu gagnées à la pensée occidentale.

A cette époque, la Pologne, qui s'était annexé la Lituanie après la conversion de ce duché au catholicisme, présentait une forme de gouvernement exceptionnelle pour l'époque ; il était réglé par le statut « Nihil Novi » promulgué en 1505 : « Rien de nouveau, dit l'acte royal, ne pourra être décrété par nous ni par nos successeurs, en ce qui concerne le droit privé et la liberté publique, sans le consentement commun des sénateurs et des députés du pays ».

Le pouvoir suprême n'appartenait donc plus au Roi seul, mais à la Diète, c'est-à-dire au Roi assisté du Sénat et de la chambre des Nonces. Il convient toutefois d'ajouter que ces libertés publiques étaient reconnues

aux classes les plus élevées, et que la paysannerie polonaise, libérée au XIV^e siècle, perdit progressivement ses franchises durant les deux siècles suivants, au point que le servage se trouva à peu près rétabli à la fin du XVI^e siècle dans les domaines des grands propriétaires terriens. En 1569, l'Union de Lublin scellait l'union perpétuelle du Royaume de Pologne et du grand Duché de Lituanie, et le terme de République désigna à la fois cette union et la forme du gouvernement, sous un prince librement élu.

Le dernier des Jagellons mourut en 1572, laissant un testament émouvant : « Nous prions tous les citoyens, tant de la couronne que du grand Duché de Lituanie, de vivre dans la même foi chrétienne... de rester une seule et indivisible République, conformément aux décisions de la diète de Lublin ». Il n'avait pas d'enfants, la dynastie des Jagellons était éteinte. La première élection libre du roi de la nouvelle République allait être difficile. Il y avait quatre candidats en présence : Ernest de Habsbourg ; un prince suédois, dont l'épouse descendait des Jagellons ; un Russe, Ivan le Terrible ; et un prince français, Henri de Valois, duc d'Anjou, fils de Catherine de Médicis et frère de Charles IX, roi de France.

Plusieurs élections furent annulées : si un prince autrichien était élu, le grand Turc entrerait immédiatement en guerre contre la Pologne : les électeurs n'osèrent pas le braver. Les Tchèques ne voulaient pas d'un roi allemand, les Polonais non plus, qui avaient un trop mauvais souvenir de l'Ordre Teutonique. Le Tsar russe n'inspirait que crainte et méfiance. C'est ainsi qu'Henri de Valois fut élu roi de Pologne en juin 1573. Il fit le voyage, fut couronné, passa à Cracovie quelques mois mornes et vides, et s'enfuit précipitamment pour rentrer en France dès qu'il apprit la mort de Charles IX.

On recommença les élections. Au premier scrutin, deux rois furent proclamés ; le candidat des Polonais, un hongrois, le prince de Transylvanie Etienne Batory accourut à Cracovie se fit couronner roi et rallia ses adversaires.

A Padoue où il avait étudié, il avait eu comme condisciple un gentilhomme polonais, Jean Zamoyski. Il le nomma chancelier et hetman ; tous deux gouvernèrent avec sagesse et repoussèrent tous les assauts d'Ivan le Terrible. Mais Etienne Batory mourut subitement à 50 ans ; son successeur, le suédois Sigismond III Wasa, conserva comme chancelier Jean Zamoyski, qui acheva de rendre la République saine et prospère. Ladislas IV Wasa qui régna ensuite sut maintenir la Pologne au rang d'une grande puissance avec laquelle l'Europe devait compter : elle était le boulevard de la chrétienté qu'elle défendait contre l'Islam.

Mais le niveau de sa civilisation, très élevé à la fin du XVI^e siècle, commença à baisser au début du XVII^e ainsi que la qualité de sa littérature. En même temps, des troubles politiques entraînèrent une véritable guerre civile : celle-ci était à peine terminée que la Pologne fut malheureusement mêlée à la dramatique histoire du Tsar Boris Godounow et des deux faux Démétrius, que la comtesse polonaise Mnisech, dans son désir de devenir impératrice de Russie, épousa à tour de rôle. Quand Ladislas IV mourut en 1648, une série de catastrophes s'abattit sur le pays et arrêta presque toute vie intellectuelle : la Renaissance, le siècle d'or, étaient terminés, la *Nuit Saxonne* commençait.



Pendant toute cette période, l'évolution sociale avait été importante. La Pologne s'est agrandie au cours du XVI^e siècle avec l'aide de la Szlachta, la petite noblesse rurale, grande par sa masse et par ses privilèges : en dehors de l'aristocratie, c'était la seule partie de la population qui fût instruite et entretenait des relations avec les pays étrangers. C'est elle qui s'imprégna le plus d'humanisme et subit le plus profondément l'influence de la Réforme. Elle acquit ainsi la notion de liberté, à laquelle elle s'attacha passionnément et se trouva constamment à l'avant-garde de toutes les nouveautés, politiques, culturelles et spirituelles. Elle obtint son émancipation, puis fut affranchie de la presque totalité des impôts et redevances, et ne fut pratique-

ment astreinte, comme service public, qu'à celui des armes. C'est d'elle que sortirent la plupart des écrivains du Siècle d'Or.

*
**

La Réforme vint d'abord d'Allemagne, puis de France. Dès le premier quart du XVI^e siècle la doctrine de Luther s'était répandue en Pologne et en Lituanie. A la mort de Sigismond 1^{er} Jagellon, les plus puissantes familles se convertirent au protestantisme, entraînant avec elles le sixième environ de la noblesse — la partie la plus agissante d'ailleurs : de sorte que les réformés eurent bientôt la majorité dans la Chambre des Nonces. La nouvelle religion attirait à elle non seulement des catholiques, mais aussi des gentilshommes et des magnats orthodoxes. Les controverses entre les trois religions se déroulaient non en latin mais en langue polonaise.

Le roi Sigismond le Vieux avait promulgué entre 1506 et 1548 des édits pour empêcher la diffusion de la nouvelle religion. Non seulement ces édits, jugés trop sévères, ne furent jamais appliqués, mais à la mort du Roi la Pologne devint un lieu d'asile pour les hérétiques persécutés : frères « moraves » expulsés de Bohême, luthériens, calvinistes et anabaptistes.

Quelques uns des nouveaux convertis appréciaient le moyen de ne plus payer la dîme et d'être soustraits aux tribunaux ecclésiastiques. Mais dans l'ensemble la foi était vive et sincère : il y eut des réformateurs polonais, comme Jean Laski, neveu d'archevêque. Mais les nouvelles doctrines ne se propageaient guère que dans les villes et touchaient surtout la noblesse, jalouse de toutes les formes de liberté y compris celle de la conscience, et curieuse de toutes les nouveautés. La multiplicité des sectes - qui tenaient les Ariens à l'écart - diminuait l'efficacité du prosélytisme. Sigismond-Auguste, dernier des Jagellons, était tenté par les idées de la Réforme, mais il résista aux efforts de conversion, bien qu'il eût un grand désir de répudier sa troisième femme Catherine d'Autriche ; par dessus tout, la persécution religieuse lui répugnait.

Les discussions théologiques lui donnaient bien des

soucis : elles avaient envahi les diètes où le travail politique ne se faisait plus, ainsi que les œuvres des écrivains. La Saint Barthélemy eut un retentissement lugubre en Pologne : en 1572, cinq mois après le massacre, les représentants des églises dissidentes se réunirent à Varsovie et proclamèrent « la paix perpétuelle entre les adhérents aux diverses religions ». Ce texte montre que la civilisation, dans la Pologne du XVI^e siècle, était dans le domaine de la tolérance en avance de deux cents ans sur l'Occident européen : « Comme il y a dans notre République de nombreuses variétés de la religion chrétienne, pour empêcher que de ce chef il ne s'élève quelque funeste sédition.

Comme on en voit dans les autres royaumes, nous qui sommes dissidents de la religion (catholique), nous nous engageons en commun, pour nous et nos successeurs à perpétuité, sous le sceau du serment de foi, honneur et conscience, à garder la paix entre nous au sujet de la différence de religion et des changements apportés dans les Eglises. Nous nous engageons à ne pas verser le sang, à ne pas nous punir par la confiscation des biens, par la perte de l'honneur, ni par la prison et l'exil ; à ne venir en aide, dans ce but, en aucune manière, à aucune autorité ni à aucun fonctionnaire ; mais au contraire, si quelqu'un voulait verser le sang pour cette cause, nous devons tous nous dresser contre lui quand même il prétendrait agir en vertu d'un décret ou d'une décision judiciaire ».

Et la Pologne invita d'éminents étrangers, que les persécutions religieuses obligeaient à fuir leur pays, à se réfugier chez elle : Certains, comme Lismanine et Calvin, pour y organiser des églises. Calvin déclina l'invitation et chargea Jean Laski de le remplacer. Mais d'autres français se présentaient : le célèbre Pierre Statorius, disciple de Théodore de Bèze, se polonise, obtient l'indigénat, et prend le nom de Stojenski. C'est lui qui compose en 1568 la première grammaire polonaise à l'usage des étrangers. Il fonde et dirige le collège de Pinczow près de Cracovie.

Les imprimeries protestantes de Pologne éditent Duplessis-Mornay, Calvin, et de nombreuses traductions d'auteurs latins, cependant qu'à La Rochelle on publie les œuvres de Wolan, écrivain polonais de religion réformée. La Réforme, dans les deux pays, contribua puissamment à l'utilisation, dans la littérature, de la langue nationale — et par conséquent au développement de celle-ci.

*
**

Loin de toute action religieuse, on reconnaît l'influence française dès le début du XVI^e siècle dans l'œuvre de Nicolas Rej. Elevé à la campagne et presque inculte, il fait à Lwow et Cracovie de brefs séjours et n'apprend même pas le latin. Vers sa vingtième année, à la cour du palatin de Sandomierz, il se frotte à des hommes instruits, devient autodidacte : il lit beaucoup et résume ce qu'il a retenu, en prose ou en vers. Le jour il visite ses amis et s'amuse, la nuit il écrit. Son œuvre est considérable ; la pièce principale est le « portrait d'un jeune homme vertueux », plein de réminiscences du Roman de la Rose : les œuvres françaises, par des chemins détournés, étaient déjà parvenues en Pologne. La « Ménagerie » recueil d'épigrammes, montre l'influence d'Erasme.

*
**

Il existe au XVI^e siècle en Pologne deux formes d'humanisme. La plus ancienne est encyclopédique, c'est un humanisme de savants. Celle qui lui succède ne retient de l'antiquité que sa fleur, elle est plus italienne que gréco-latine, c'est un humanisme mondain et même courtisan où les savants en « us » de la vieille école ne verront qu'un futile et superficiel dilettantisme.

La vie se transforma sous le règne de Sigismond l'ancien (1506-1548) : la paix régnait, l'agriculture prospérait, l'argent abondait ; on vit apparaître le luxe, et les mœurs se policer. Le roi donnait l'exemple

des magnifiques constructions en faisant bâtir à l'italienne, son palais de Crocovie ; les cités l'imitèrent, les magnats firent agrandir exhausser et orner leurs châteaux. La métamorphose des esprits s'accomplissait parallèlement : pauvres et riches, nobles et roturiers, surtout dans les villes, envoyaient leurs fils à l'école, apprendre le latin. Même les jeunes filles, nobles et bourgeoises apprenaient à lire et à écrire, en langue vulgaire et même en latin. Nous voyons des Français et des Italiens étonnés de voir sortir des brumes du Nord des gens si pleins de savoir et de politesse. Le pape Jules II, rencontrant dans le jeune Christophe Tarnowski autant d'esprit que d'élégance, ne pouvait croire qu'il fut né en Pologne.

Les Polonais désertèrent leur vieille université de Cracovie pour s'inscrire en Allemagne, en Italie et en France, où l'enseignement était moins scolastique, plus moderne, plus brillant aussi. Padoue, Bologne, Paris accueillaient les jeunes nobles, déjà polyglottes. L'Italie avait le plus de succès, car la jeunesse risquait moins d'y être touchée par les idées de la Réforme qu'en Allemagne ou en France : mais en Italie ils étaient exposés, sous un doux climat, à subir l'attrait d'une vie molle et épicurienne. On en voit qui négligent les études et donnent tout leur temps aux réunions, à la cithare, à la danse, à la galanterie, au luxe et à toutes sortes d'amusements, et, s'ils s'intéressent à la littérature, c'est à la plus vaine : des poèmes amoureux ou satiriques écrits en langue vulgaire !

Ils ont cependant un guide, le « courtisan polonais » ouvrage de Gornicki, favori de Sigismond Auguste, successeur de Sigismond le Vieux, publié en 1565. C'est une adaptation, fort originale, de « il cortegiano » de Baldassare Castiglione.

Le parfait courtisan polonais doit posséder d'abord les aptitudes physiques et l'instruction militaire d'un homme de guerre. Mais les qualités intellectuelles sont placées très haut, et il est malaisé de savoir si la dignité des arts de chevalerie l'emporte sur celle des sciences. De toute manière, l'étude lui est indispensable, spécia-

lement celle de la rhétorique, car il doit être éloquent, c'est le trésor le plus précieux que Dieu ait envoyé aux hommes, elle est une ressource pour la vie, et un ornement. Il saura lire les ouvrages écrits en latin et en grec, mais comprendra l'allemand, l'italien, le français et l'espagnol. Il étudiera les poètes, les orateurs, les historiens. S'il fait des vers et qu'ils soient mauvais, cela lui apprendra à juger plus sainement les œuvres d'autrui. Aux connaissances littéraires il joindra la musique ; il saura chanter et jouer du luth, pour égayer les fêtes de la cour et surtout chasser les soucis du front du souverain.

C'est à cette période, où la scolastique n'intéressait plus grand monde, que Jean Kochanowski, fils d'une famille rurale noble et assez aisée, entre à 14 ans à l'Université de Cracovie : il entend des conférences sur l'âme, sur la morale, apprend la dialectique et la théologie. Le grec n'occupe qu'une leçon, mais la littérature latine a dix professeurs, qui font la plus belle place à Cicéron. Virgile et Horace ont la part moins belle ainsi que Térence. La sagesse grecque pénètre les jeunes esprits par l'intermédiaire de Cicéron, qui propose en plus des exemples de tous les styles, du sublime au familier. Ce jeune Kochanowski deviendra l'écrivain le plus représentatif de la Renaissance polonaise, et rencontrera Ronsard en France. Mais il ne fera ce voyage qu'à la fin de 1558, après trois séjours à Padoue. En mai 1559 il retournera dans son pays qu'il ne quittera plus.



L'Université de Padoue était entretenue par l'Etat de Venise. Elle se divisait en deux sections, une pour le droit, et une pour les arts qui comprenait la théologie, la médecine et la philosophie. Les étudiants y étaient répartis en six « nations », chacune subdivisée en un grand nombre de sous-sections. La nation ultramontaine en comprenait neuf, dont la Pologne, la France et l'Allemagne ; les plus nombreuses étaient encore fragmentées.

A côté de l'austère Cracovie, Padoue était une université pleine de vie et de jeunesse ; on y vivait « à bonne raison » si l'on croit Montaigne qui y passa en

1580, c'est-à-dire à bon marché. Pour sept écus par mois on y était « bien logé et bien traité » ; il n'était pas d'usage d'aller en ville à cheval ni d'y porter l'épée au côté, et l'on pouvait fort bien se passer de valet.

Les sources polonaises font état du testament d'un étudiant polonais mort en cours d'études : il léguait le peu d'argent qui lui restait à l'autel de Saint Stanislas, et énumérait ses biens : une montre, une malle avec ses effets, un manteau, un chapeau, deux fourrures grises et une rouge, une tunique bleu d'azur fourrée, une épée, une croix d'argent, un couteau avec son sceau, un encrier, une canne, et enfin un petit anneau qu'il léguait à sa sœur. Avec si peu de richesses, et la jeunesse, on pouvait être à Padoue, au seizième siècle, un étudiant heureux.

Comme dans nos institutions privées les plus luxueuses, on y étudiait les arts mondains : les français y étaient nombreux pour apprendre à chevaucher, à danser, à s'exercer au maniement de toutes sortes d'armes et d'instruments de musique — et aussi pour se familiariser avec les mœurs et croyances italiennes dont ils étaient épris. Il y avait là, au passage de Montaigne, plus de cent gentilshommes français qui fréquentaient « les écoles d'escrime, de bal, de monter à cheval ».

On connaît les amis Polonais que le jeune Kochanowski fréquenta à Padoue. Peut être apprit-il au contact des Français quelques éléments de leur langue ; la « Nation Polonaise » de l'Université y entretenait un maître qui enseignait l'allemand, le français et l'italien ; notre poète parlait couramment cette dernière langue.

Cette science lui permit de parler d'amour à plus d'une jeune padouane : les mœurs des écoliers exigeaient presque que chaque étudiant eût une amie en ville, assez souvent une courtisane, ce qui explique que notre polonais se plaignît souvent de manquer d'argent pour être aimé. Mais une padouane lui fit sa première blessure amoureuse ; il la nomme Lydia, peut être par une reminiscence de Gallus ou d'Horace. Il la célèbre en vingt élégies latines, où il semble qu'une passion réelle et profonde se mêle aux clichés classiques. Les études durent en souffrir, et Kochanowski s'en excuse en affir-

mant que c'est à cet amour qu'il doit d'être devenu poète, latin pour commencer, polonais ensuite.

Non loin de Padoue se trouvent la maison où mourut Pétrarque, et son tombeau. Il fit ce pèlerinage, évoqua les amants de Vaucluse, et se mit alors, semble-t-il, à écrire, comme les poètes de la Renaissance italienne, des poèmes en langue vulgaire.

Une épidémie ayant dispersé les étudiants de Padoue, Kochanowski s'arrêta quelque temps à Königsberg, mais revint en 1536 à Padoue. C'était, prétextait-il, pour soigner ses yeux, dont il souffrait ; ses biographes prétendent qu'il voulait surtout retrouver Lydia. Il avait obtenu quelques subsides de sa famille et était passé par Vienne et Venise. On suppose qu'il se soigna à Abano, près de Padoue, qui était déjà une station thermale célèbre par ses eaux salées et sulfureuses, et que ses yeux y guérissent. Son cœur eut moins de chance, et, après avoir dépensé son pécule, il resta, amoureux transi, tout dolent devant la porte de sa bien aimée. Il finit par renoncer à cette passion sans écho, s'intéressa à la politique et fut en 1557 rappelé en Pologne par la mort de sa mère. L'héritage qui suivit ce deuil lui permit d'entreprendre d'autres voyages qui le ramenèrent encore à Padoue, de là à Venise, puis à Naples. C'est peut-être dans ce port qu'il s'embarqua pour la France où il entra par Marseille.

*
**

Nous devons à son remarquable biographe M. Jacques Langlade des précisions sur le voyage de Kochanowski en France, où il se lia avec un certain Carolus qui devint son ami, parcourut diverses provinces, vit Ronsard et l'admira. Puis il dut, à regret, retourner en Pologne où la succession de sa mère rendait sa présence indispensable.

Il est admirable de suivre les travaux auxquels les exégètes se sont livrés pour identifier le mystérieux Carolus qui guida le jeune Polonais en France et spécialement parmi les poètes de la Pléiade. Ils ont établi qu'il devait avoir à peu près son âge. être de la même con-

dition sociale, fervent admirateur de Ronsard — en particulier dans ses essais de haute poésie en langue française — et être de nationalité étrangère. En examinant tous les personnages qui ont laissé des traces dans l'entourage des deux poètes à cette époque précise, les savants chercheurs en ont trouvé un, et un seul, qui répondît à la définition. C'est un jeune Gantois, grand ami de la Pléiade, Charles Uytenhove ; il vivait chez Jean de Morel, savant humaniste et officier royal, où il était traité davantage en ami qu'en précepteur des enfants. Jean de Morel savait neuf langues, dont la chaldaique et l'hébraïque, et, lorsque Henri II mourut, il lui composa une épitaphe en douze langues dont la polonaise.

Charles Uytenhove était le plus savant étranger qu'il y eût à Paris. Intime avec Ronsard, il prenait part aux excursions champêtres des poètes de la Pléiade à Arcueil, Gentilly, et dans le faubourg Saint Marcel : c'est ce qu'attestent ces vers de mon illustre confrère Nicolas Ellain, médecin et poète :

« Or viens, Grévin, viens à mon Saint Marceau,
Avec Ronsard, Utenhove et Belleau,
Pour nous venger d'une saison si dure... »

Dorat, du Bellay, le citent dans leurs vers : « Quoi d'étonnant », écrit (en latin) du Bellay à propos du jeune Camille de Morel qui avait, à dix ans, composé des vers latins et français, quoi d'étonnant que notre Camille ait composé ces vers ? — Charles Uytenhove était son maître ! » Enfin Ronsard lui même cite le nom du jeune Gantois :

« Ton bon conseil, ta prudence et ta vie
Seront chantés du docte Outenhovie
A qui la Muse a mis dedans la main
L'outil pour faire un vers grec et romain »,

écrit-il à M. de Foix.

Charles Uytenhove avait, sur les conseils de Ronsard entrepris une traduction des hymnes de Callimaque.

Très pieux, il eût souhaité que le grand poète ne consacrat son génie qu'à la louange de Dieu :

« Si tu me crois, Ronsard, tu changeras la Muse
De ton divin esprit, à chanter désormais
Les louanges de Dieu plus que ne fis jamais :
A chanter ce grand Roi personne ne s'abuse... ».

Il est possible que, ainsi que Jean de Morel, Charles Uytenhove ait appris le polonais, ce qui ne pouvait que faciliter l'entrée, dans ce monde polyglotte, de Kochanowski ; celui-ci écrivit en latin un poème sur la paix qui est un écho assez fidèle de celui de Ronsard, « La Paix, au roi Henri II », écrit dans la première moitié de 1559 à propos de la paix de Cateau-Cambrésis :

« D'une si belle paix je veux chanter merveille,
Sire, quiconque soit qui fera votre histoire... etc.. ».

Et les savants exégètes de remarquer que le jeune Polonais rentra dans son pays après la paix de Cateau-Cambrésis, et avant la mort de Henri II.

Pendant ce court séjour, il avait voyagé, énumérant au petit bonheur « l'Aquitaine et les campagnes belges, et Marseille située au bord de la mer, les demeures des Celtes et la grande ville qu'arrose la Seine aux tourbillons azurés » qui est évidemment Paris. « Celtarum domus », c'est peut être le centre de la France. Il a vu la Loire et le Rhône, mais c'est à Paris qu'il est resté le plus longtemps. Il s'y est divertie mais a aussi étudié. En Italie son maître français avait été Marc Antoine Muret à qui tant de poèmes de Ronsard ont été dédiés. A Paris il assista probablement aux leçons de Dorat qui avait une nombreuse assistance étrangère. Mais c'est surtout là qu'il découvrit une nouvelle forme de poésie : « Ronsardum vidi », écrit-il en 1559, et son admiration s'exprime avec emphase. Devant le poète français il est resté pantois, comme s'il eût entendu Amphion, Orphée ou Linus. Pourquoi cette stupéfaction ? C'est que Ronsard écrit en français ! Qu'admire-t-il dans l'œuvre du Vendômois ? Ce ne sont pas les Amours, mais les hymnes et les grandes odes : « Il chantait (écrit-il) les louanges des Dieux et les avantages d'une

belle paix, Mars ayant quitté la terre emporté par ses chevaux célestes »...

C'est à Paris que Kochanowski acquiert la conviction qu'une œuvre de haut style n'est pas interdite à la Muse polonaise. Il emporte le désir de devenir dans son pays le créateur de cette nouvelle forme de lyrisme. En excitant son émulation, l'exemple de Ronsard fut décisif : « Même, écrit M. Jacques Langlade, s'il était prouvé que le poète polonais n'est redevable à son aîné ni d'une idée, ni d'une image, ni d'une épithète, la conjonction de ces deux astres en l'an 1558 resterait un fait notable ».

Définitivement installé dans son pays en 1559, Kochanowski est d'abord protégé par l'archevêque de Plock, mécène des lettres et spécialement de la poésie ; puis il est admis comme poète à la cour de Sigismond Auguste où il passe six ans sans soucis matériels. Enfin il se retire à Czarnolas, pays de ses pères, et épouse une jeune fille noble.

A son retour en Pologne, il avait écrit quelques élégies latines, mais aussi quelques vers d'amour en polonais, voulant élever à Vénus un autel de gazon. Ce ne sont que petites pièces de circonstance, amusements et exercices de style. Mais un jour il s'attaque dans sa langue natale à un grand sujet. Comme Ronsard, il relit l'Illiade d'Homère dont il traduit un chant. Le vaste poème n'aura qu'un épisode, « l'Etendard », œuvre parfaitement achevée, où il use d'un procédé classique, la description des scènes historiques figurées, non sur un bouclier mais sur un étendard. Puis il écrit un drame sur la guerre de Troie, « le renvoi des ambassadeurs grecs » dédié à Jean Zamoyski, et deux grandes odes prindariques à l'occasion du mariage de l'hetman Chancelier avec la nièce d'Etienne Batory.

Dans les dernières années de sa vie, il perd une fillette de deux ans, Ursula. Il écrit alors son chef d'œuvre, dix neuf poèmes dont Jacques Langlade dit qu'ils sont « transparents et purs comme des larmes, étincelants cependant comme des pierres précieuses ». C'est le recueil des « Thrènes ». Dans ses « chants », Piesny, on trouve comme chez Ronsard des poèmes

d'actualité, « engagés » comme on dit aujourd'hui : il y parle des guerres en cours et donne, comme le poète français, des conseils aux princes qui gouvernent. Il adjure les Polonais de distinguer le danger qui menace les frontières : les Moscovites et les Tartares sont là, guettant la République. Il faut les abattre, et pour les vaincre le pays doit être fort, le roi énergique, les sujets loyaux et obéissants.

De son œuvre considérable et variée il faut retenir encore « les Feux de la Saint Jean » qui ont la saveur de tant de pièces inspirées à Ronsard par la vie à la campagne ; c'est à la fois épithalame et géorgique, on y chante l'alternance du travail et des plaisirs, les élans et les tourments du cœur. Il n'est pas jusqu'aux dryades de la forêt de Gastines qu'un lecteur de Kochanowski ne puisse, avec peut être un peu de bonne volonté, rencontrer dans le charmant poème « Le Satyre ou l'Homme Sauvage » ; mais dans cette œuvre on retrouve surtout clairement le Souverain idéal tel que l'avait décrit Ronsard dans son « Institution pour l'adolescence du roi très chrétien ». « Cette œuvre, écrit M. Langlade, semble avoir fait sur l'esprit de Kochanowski une impression particulièrement forte. La mise en scène de Chiron et d'Achille, commune à l'œuvre française et à l'œuvre polonaise, et la parenté très étroite de plusieurs idées, témoignent que Kochanowski s'est inspiré de Ronsard ».

Ce poème fut d'ailleurs imité, semble-t-il, par le Français polonisé Pierre Satorius, à qui on attribue une Protée fort voisin du Satyre. Enfin, il ne faudrait pas oublier dans cette énumération sommaire, la traduction des psaumes de David par Kochanowski, qui s'est souvent inspiré dans cette œuvre de Clément Marat et de Théodore de Bèze.



A la mort de Sigismond-Auguste, Kochanowski avait milité, parmi les candidats au trône, pour le Habsbourg. Mais, Henri de Valois élu, il lui dédie une ode latine « Ad Henricum Valesium, regem in Galliis

morantem ». Il imagine que le soleil arrête ses chevaux pour contempler plus à son aise le nouveau monarque, cependant que la nuit est impatiente de le regarder avec ses yeux innombrables.

Ce lyrisme ne correspondait pas à l'opinion unanime. La Saint Barthélemy n'était pas oubliée. Politiquement, l'idée d'un rapprochement avec la France, née au temps des Jagellons, semblait résoudre de nombreuses difficultés. Une ambassade polonaise vint à Paris chercher le frère du roi de France. Elle fut accueillie dans l'été de 1573 avec de nombreuses fêtes. Puis le duc d'Anjou partit pour la Pologne emmenant comme chancelier un poète, Gui du Faur de Pibrac, auteur des Quatrains Moraux.

En dehors d'une identité que M. Langlade a trouvée dans la disposition des rimes de quelques quatrains hendécasyllabiques, chez Kochanowki et chez Pibrac, il ne semble pas que ce dernier ait échangé grand'chose avec la Pologne.

Il n'en est pas de même pour Philippe Desportes, qui accompagna le prince français à Cracovie comme secrétaire de sa chancellerie. Il est presque de la vallée du Loir, né à Chartres en 1546 d'une riche famille de négociants et élevé en vue de devenir prêtre : il avait même reçu la tonsure, savait le latin, le grec et peut être l'hébreu.

Quand son père meurt, il n'a que seize ans ; il entre comme clerc chez un procureur dont il lutine la femme, ce qui lui vaut d'être chassé. Il erre de ville en ville, son baluchon sur l'épaule, et parvient en Avignon fort mal en point : cherchant une place de valet, il entre chez l'évêque du Puy, Antoine de Senecterre, qui en fait bientôt son secrétaire, l'emmène à Rome où il acquiert la politesse des mœurs et lit les poètes italiens. Revenu en France en 1567, il attire l'attention par une pièce de trente deux vers où il célèbre pompeusement les mérites du duc d'Anjou qui devient son protecteur. Il publie des imitations d'Arioste, entre dans les bureaux du puissant marquis de Villeroy où il est grassement rétribué ; l'influence du marquis et de son épouse Madeleine de l'Aubespine s'exerce en sa fa-

veur : par leur intermédiaire, il noue un commerce étroit avec Ronsard et son école, et fréquente assidûment le salon vert de la Maréchale de Retz, dans l'hôtel de Dampierre, faubourg Saint-Honoré.

De 1573 à 1574 il passe neuf mois « chez les Sarmates », puis revient en France avec le duc d'Anjou qui succède à Charles IX. Il donne des œuvres officielles et reçoit divers bénéfices qui assiéront définitivement sa fortune terrestre, laquelle le suivra de Henri III à Henri IV malgré l'aide qu'il a apportée à la Ligue.

« Ayant gouverné son existence avec la circonspection immorale d'un arriviste lucide, écrit Albert Marie Schmidt, Philippe Desportes, dans la galerie des écrivains français du XVI^e siècle, offre aux regards le type accompli de la dextérité littéraire, de la chance poétique et de la réussite financière. Depuis la mort de Ronsard, jusqu'aux succès décisifs du cercle de Malherbe, il tient le rang de Prince des poètes ».

S'il est un peu oublié de nos jours, tout le monde connaît le sommet — l'admirable sommet liminaire des « Amours d'Hippolyte » : « Icare est chut ici, le jeune audacieux... ». Ce recueil de sonnets, de chansons et de stances, fut écrit de 1572 à 1573 pour le compte, semble-t-il, de Bussy d'Amboise, à l'intention Marguerite de Valois. Bussy d'Amboise, comme Desportes, accompagnait le duc sur les rives inhospitalières de la Vistule, et c'est à la fois les regrets de Bussy et son propre chagrin que le poète exprimait dans ces trois sonnets des Amours d'Hippolyte :

LXXXV

Mes yeux accoutumés au jour de votre vue
Sont clos aussi soudain que vous disparaïssez,
Et des autres beautés, les rayons élançés
Ne sont pour m'éclairer qu'une effroyable nue.

Mon âme en vos cheveux est si bien détenue,
Mes sens de trop d'amour sont si fort insensés,
Et vers vous mes désirs tellement sont dressés,
Qu'aucune autre beauté n'est de moi reconnue :

Et si le ciel jaloux une force à vous laisser,
Quelque mont, fleuve ou bois que je puisse passer,
Bien qu'aux déserts glacés pour jamais je m'habite,

Toujours malgré le temps, la distance et les lieux,
Votre beauté divine, ô céleste Hippolyte,
Sera près de mon cœur, s'elle est loin de mes yeux.

LXXXVI

Je vais contant les jours et les heures passées,
Depuis que de mon bien je me suis séparé,
Et qu'avec un grand Roi des mortels adoré
J'ai choisi pour séjour ces campagnes glacées.

Amour, qui vois sans yeux mes secrètes pensées,
Si je t'ai jusqu'ici saintement révééré,
Chasse, ô Dieu ! le regret dont je suis dévoré,
Et tant de passions dans mon âme amassées.

Fais qu'avec moins d'ardeur je désire à la voir,
Ou que de mon grand Roi congé je puisse avoir,
Ou m'apprends à voler et me prête tes ailes

Ou ne fais plus long temps mon esprit égarer,
Ou tempère mon mal qu'il se puisse endurer,
Ou m'enseigne à souffrir les douleurs si cruelles.

LXXXVII

Au nid des Aquilons en la froide Scythie
Où jamais le soleil ne daigne se lever,
Je ne puis, malheureux, de remède éprouver,
Amour, pour rendre en moi ta chaleur amortie.

Celle que de mon cœur l'exil m'a départie,
M'accompagne partout, partout vient me trouver,
Et parmi les rigueurs d'un éternel Hiver
Elle a fait que mon âme en braise est convertie.

Mais le plus grand ennui, dont je sois tourmenté,
C'est de sentir le feu sans en voir la clarté,
Mon soleil luit ailleurs quand plus fort il
[m'enflamme,

N'est-ce un présage sûr qu'en bref je dois mourir ?
Je suis loin du plaisir que me peut secourir,
Et porte en tous endroits le tourment de mon âme.

La suite de Henri d'Anjou, partie à regret, avait trouvé dès son entrée en Pologne les lits durs et la nourriture grossière. Cet hiver là fut rude, et « les Français, démunis de fourrures, nullement habitués à de semblables froids, devaient, de jour et de nuit, à chaque instant faire halte pour répondre au salut des seigneurs polonais accourus à leur rencontre, ou écouter des discours de bienvenue.

« Sous l'Ourse, en la Scythie, entre cent mille hivers ».

Ils parvinrent à Poznan à demi morts. Le cortège avait perdu toute sa splendeur et présentait un invraisemblable désordre. Les uns arrivaient à cheval ou à dos d'ânes ou de mulets, d'autres juchés sur des charrettes, d'autres enfin à pied, couverts de neige et de boue. C'est dans de telles conditions qu'ils atteignirent la capitale du royaume, Cracovie, ou Henri fit son entrée le 18 février 1574 ». (Jacques Lavaud.)

Après le couronnement, le comportement des Français dans le Wawel fut des plus critiqués. La tenue du souverain lui-même, son entourage, son goût pour des danses « pleines de gestes et de sauts indécents » scandalisaient la cour polonaise. Tous les gentilshommes que leurs fonctions n'attachaient pas au roi rentrèrent peu à peu en France. Le roi ne pouvait détacher son souvenir de la princesse de Condé et lui envoyait, disait on, des messages écrits avec son sang. Desportes, lui, exprima son désespoir dans une « Complainte pour Monsieur le Duc d'Anjou étant en Pologne » :

De pleurs en pleurs, de complainte en complainte,
Je passe, hélas, mes languissantes nuits
Sans m'alléger d'un seul de ces ennuis
Dont loin de vous ma vie est si contrainte...

Ces trois sonnets et cette complainte constituent toute la production poétique connue pendant le séjour de Desportes en Pologne. Mais le 31 mai 1574, Charles IX mourut. La nouvelle parvint à Cracovie le 14 juin. Dans la nuit du 18 au 19, Henri d'Anjou parvint à s'enfuir en très petite compagnie et à gagner Morawska Ostrawa qui était alors à l'empereur d'Allemagne. M. de Pibrac, toulousain majestueux, s'égara en route, se

perdit dans une forêt marécageuse où des brigands le détroussèrent, ne lui laissant que sa chemise, après quoi des moustiques voraces s'en prirent à son noble visage ; des paysans polonais l'emmenèrent dans une charrette et le remirent sur le bon chemin : on conçoit qu'après de telles aventures il ait tenu, à son arrivée à Vienne, des propos amers sur les anciens sujets de son maître. Henri avait trouvé, à Vienne, pour ses frais de retour, cent mille livres que Catherine de Médicis lui avait envoyés dès le 6 juin par l'intermédiaire du représentant de la France à Venise. La semaine à Venise fut triomphale, on perdit beaucoup de temps en route et ce n'est que le 5 septembre que le futur Henri III rentra en France.

Sitôt arrivé, Desportes composa le cinquième poème que lui avait inspiré son voyage en Pologne. Il était fort désobligeant :

Adieu, Pologne, adieu, plaines désertes,
Toujours de neige et de glaces couvertes,
Adieu, pays d'un éternel adieu !

Ton air, tes mœurs, m'ont si fort su déplaire,
Qu'il faudra bien que tout me soit contraire,
Si jamais plus je retourne en ce lieu.

Et de se moquer des maisons, des « poëles » où hommes, femmes et animaux sont entassés pêle-mêle ; de la capacité à boire des sarmates fiers, « peuple arrogant et volage, vanneur, causeur » que défend non sa valeur guerrière mais sa pauvreté :

Et l'Allemand, qui la guerre demande,
Vous dédaignant, court la terre flamande,
Où ses labeurs sont mieux récompensés.

Ce poème discourtois parvint aux Polonais par une traduction en vers latins, elle-même traduite en polonais. Elle suscita d'abord d'un anonyme une réponse en 242 vers, assez digne, et qui peut être l'œuvre d'un protestant, car les allusions à la Saint Barthélemy y sont sévères, et la conclusion est une attaque contre la papauté, rendue responsable de l'élévation d'un prince français au trône de Pologne.

Mais une autre réponse vint, en latin, de Kochanowski lui même. Son poème est adressé « Gallo crocitanti », au gaulois — ou au coq-croassant. Il reprend dans l'ordre les railleries de Desportes et y répond avec vivacité, avec hauteur, et parfois cruellement : « Pourquoi fuyez-vous, ô Français ? Vous n'êtes pas ici sur les funestes rivages de la Sicile (les vêpres de 1282 étaient connues des Sarmates...) mais sur une terre réputée pour son hospitalité ».

Un despote et un lâche ne peuvent s'y maintenir. Et le poète semble admettre que c'est la crainte du froid qui a fait fuir le roi, alors que le moment allait venir pour lui de prouver sa valeur contre les Tatars et les Moscovites.

Il est certes préférable, pour le roi et sa suite, de rentrer en France où le climat est doux et où les plaisirs les attendent : la Pologne a besoin d'hommes forts et courageux. Arrêtez un instant votre fuite et reposez-vous dans une demeure polonaise : vous y serez bien reçus. Ne vous indignez pas d'y trouver ensemble hommes et bêtes, car « Gallos quoque, amice, claudimus his iidem septis... »

Vous reprochez aux polonais d'être orgueilleux, insoucians et ivrognes, mais n'oubliez-vous pas que toutes ces fêtes où le vin coulait à flots étaient organisées en votre honneur ? J'ai commis une grave erreur, confesse Kochanowski, en saluant mon nouveau roi avec trop de joie. Mais, Dieu merci, cette erreur a été commise dans le pays de mes pères, et non pas en Gaule où souvent il faut payer de sa vie une coupe de vin, et où les cadavres ensanglantés sont jetés par la fenêtre. (Toujours la hantise de la Saint Barthélemy.) Si le roi avait à choisir, qu'eût-il préféré, être jeté par la fenêtre ou, grisé de vin, passer la nuit sous la table ?

Le roi reproche aux Polonais d'être pauvres, mais il n'a pas eu le temps de connaître le pays ni le peuple. Quand il a été élu, beaucoup de Galli, même des plus pauvres, sont bien vite accourus pour s'enrichir. Ce poème est une réponse à ta mordante satire, ô Gallus ! Va-t-en le plus vite possible : tu peux nous reprocher tout, sauf le bon sens et la pauvreté, et ne reviens jamais dans ce pays que tu as méprisé !

Kochanowski répondait au roi. Desportes s'était adressé aux Sarmates. Or il existait à cette époque en Pologne un « Sarmatisme », sorte de National-Socialisme animé par un pamphlétaire ; Stanislaw Orzechowski, grand démagogue ; né dans la Szlachta, d'une famille pauvre, il tient la Szlachta pour la classe élue, unique au monde, supérieure à toutes les autres, ce qui l'amène obligatoirement à la xénophobie. Catholique et destiné à la prêtrise, il devint luthérien et termina sa vie comme catholique convaincu. Son Sarmatisme est un heureux don du ciel qui distingue le nobliau polonais de toutes les nations du monde ; le conservatisme farouche et borné, l'isolement intellectuel, l'incuriosité, le mépris de l'étranger qui caractérisaient cette doctrine furent parmi les éléments qui conduisirent la République à la décadence.

Faisons la part du Sarmatisme, du rude hiver, de la nostalgie des dames de Paris dans la mauvaise humeur de Desportes. Ajoutons y l'amertume de s'être trouvé, au retour, remplacé dans le cœur de sa belle, qui était peut être Mme de Villeroy. Ajoutons au crédit de la Pologne la villanelle qui immortalisa cette déconvenue :

« Rosette, pour un peu d'absence
Votre cœur vous avez changé... »

Et ne négligeons pas les amicaux efforts de Solikowski pour présenter aux Polonais la fuite du roi comme une fatalité, une nécessité, et même un devoir, un bienfait. Pierre Champion les a fait connaître en détail : « car il ne fallait pas, écrit-il, opposer les Polonais et les Français, comme le faisaient les méchants. Solikowski saluait en termes émus la France : « la noble fleur de l'Europe, la mère des esprits, l'école des Beaux Arts, formée à l'école de l'humanité ». L'antique alliance de la France et de la Pologne était à renouveler. Ce qu'il faut observer chez les peuples, ce ne sont pas leurs défauts. Or, si l'on devait noter chez les Français le courage, la générosité de l'esprit, la liberté, l'humanité, la bienveillance, chez les Polonais on retrouvait la candeur, l'amour de la vérité, la simplicité, la grandeur d'âme, des cœurs ouverts et ignorants de toute fraude ». Et Solikowski suggérait, pour le bien

de la chrétienté, une union entre les deux nations qui constitueraient une puissance invincible.

Si la Renaissance française s'arrête à la fin du XVI^e siècle, le siècle d'or polonais dure jusqu'en 1648, ce qui nous permet d'ajouter à l'histoire des relations littéraires entre la France et la Pologne au temps de la Renaissance le voyage de Saint Amant.

Louise Marie de Gonzague, sœur aînée de la Palatine, avait suivi cette dernière à la cour de France. Très belle, intelligente et gracieuse, elle conquiert successivement le cœur de Gaston d'Orléans et de Cinq-Mars, avant d'épouser en 1645 Ladislas IV ; celui-ci devait mourir en 1648, et sa veuve épouser son frère et successeur Jean Casimir. Saint Amant, franc buveur, bretteur et rimeur, suivit Marie de Gonzague en Pologne où il reçut le titre de gentilhomme de la reine. Il se plut beaucoup à Varsovie :

C'est, cher Théandre, un pays
Où plusieurs sont ébahis ;
Mais pour ceux aux panes fortes
Dans les brindes obstinés,
Quoi qu'en ait chanté Desportes,
Ils n'y sont point étonnés.

C'était un mignon de cour
Qui ne respirait qu'amour ;
Il sentait le musc et l'ambre,
On le voit bien à ses vers,
Et jamais soif en sa chambre
Ne mit bouteille à l'envers.

Ce gentil, ce dameret
N'entrait point au cabaret :
La seule onde aganipide
Lui faisait faire de l'eau ;
Il l'aimait, et l'insipide
Fuyait Ronsard et Belleau.

Regnier, son rare neveu
S'entendait mieux à ce jeu
Et, s'il eût vu cette terre,
Où Bacchus est en crédit,
Je jurerais sur le verre
Qu'il n'en aurait pas médit.

Suivons cet aimable exemple et souhaitons en terminant que ces quelques mots donnent à quelques uns le désir de refaire le voyage de Desportes, de Pibrac et de Saint-Amant.

LE DOLMEN

de la

CHAPELLE-VENDOMOISE

G. CORDIER

Attirant les regards du passant sur la route nationale N° 157, la silhouette du dolmen de la Chapelle-Vendômoise est aussi familière aux Vendômois et aux Blésois que le souvenir des vicissitudes historiques dues à sa situation sur les confins des deux provinces (1).

On sait que, menacé de destruction, le mégalithe fut acquis en 1862 par un habitant de Saint-Bohaire, M. Etienne Léon Noël, qui en fit don, par acte du 25 Septembre 1864, à la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois. Son classement intervint peu après, puisqu'il figure à l'Inventaire des Immeubles classés en 1887, sous le nom de la « Pierre Levée » ; il a été également désigné « Table du Diable » et « Pierre Relevée ». Il occupe au Cadastre la parcelle N° 81, section D.

A travers l'abondante littérature dont il a fait l'objet, une mention fort ancienne semble être restée peu connue : celle que lui consacre en 1810, dans les Mémoires de l'Académie Celtique, l'archéologue Eloi Johanneau (2), qui le compare à un autre monument remarquable

(1) N'a-t-on pas supposé qu'il fut élevé par Foulques l'Oison, comte de Vendôme, en l'année 1057, pour marquer la limite entre ses provinces et celles de Thibault, comte de Blois, avec lequel il était perpétuellement en discussion à ce sujet !

(2) Eloi Johanneau, qui fut un des fondateurs de « l'Académie Celtique », plus tard Société des Antiquaires de France, est né à Contres (Loir-et-Cher) en 1770. Peut-être est-ce la raison de l'intérêt qu'il porte aux monuments du val de Loire ? (Il cite aussi dans le même mémoire le dolmen de la Pierre de Minuit à Pontlevoy).

de la vallée de la Loire, l'allée couverte de Saint-Antoine-du-Rocher, près de Tours :

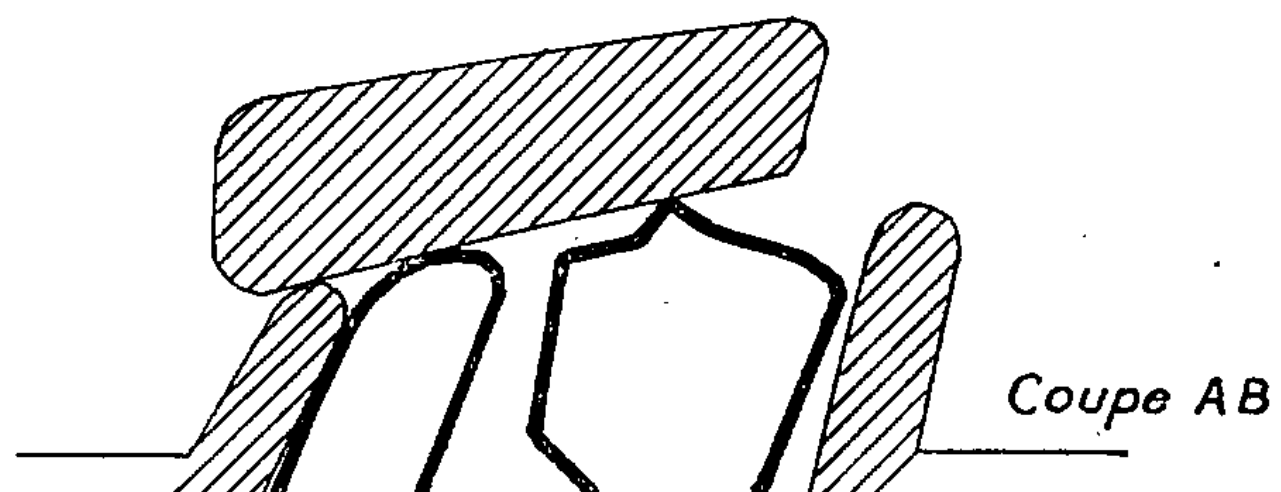
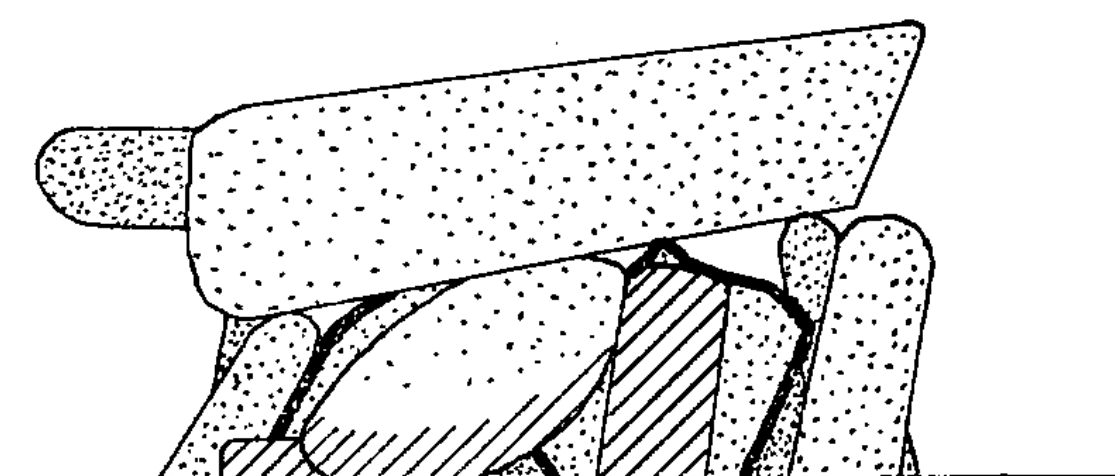
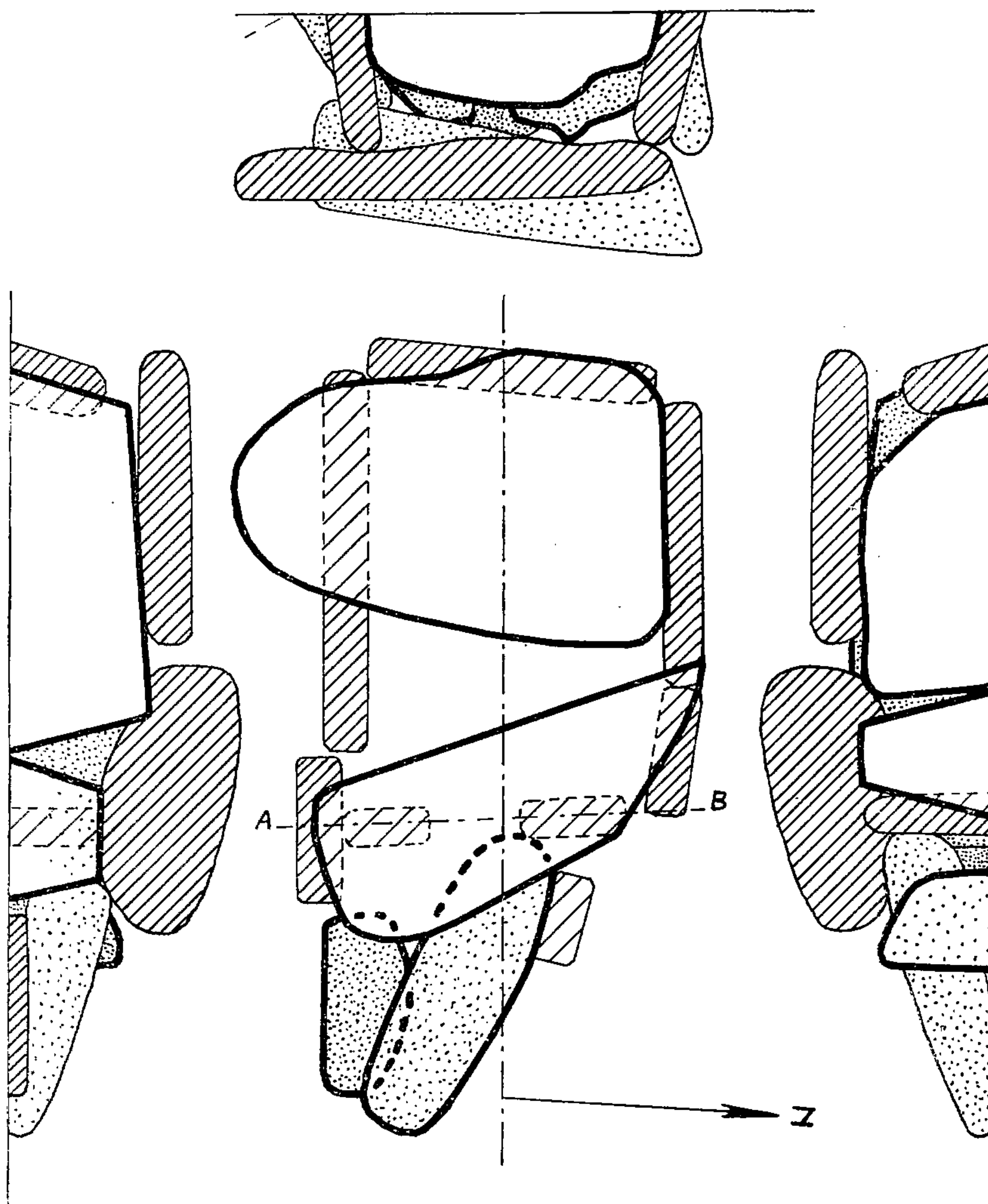
« Je ne puis m'empêcher de dire deux mots du rapport frappant de forme et de situation de ce temple avec un monument semblable des environs de Blois. Ce monument, nommé la Table du Diable, situé dans la commune et au sud de la Chapelle-Vendômoise, dont le nom de Chapelle a sans doute remplacé celui du temple ou d'autel druidique qui en tenait lieu, ainsi que celui de l'église de Saint-Antoine-du-Rocher a remplacé le nom du temple druidique de cette commune ; ce monument, dis-je, a été également bâti par les fées, qui y font entendre toutes les nuits une musique mélodieuse ; il est également partagé en deux parties par une pierre transversale, en parvis et sanctuaire ; il est également recouvert de trois tables de pierre : car il paraît que cette division mystérieuse de l'intérieur ne va pas sans cette forme extérieure également mystérieuse... Ce n'est pas dans cette seule ressemblance de forme que consiste le rapport particulier de nos deux monuments, c'est aussi dans celle de leur situation locale. Le temple druidique de Saint-Antoine-du-Rocher est situé au bord d'une rivière, près d'un confluent et d'un moulin, à gauche et le long d'un chemin sur un coteau, à trois lieues et au nord-ouest de la ville de Tours et de la Loire, sur la limite nord et sud de deux communes. Le temple druidique de la Chapelle-Vendômoise est également situé sur le bord d'une rivière, près d'un confluent et d'un moulin, à gauche et le long de la route de Blois à Vendôme, à trois lieues au nord-ouest de Blois et de la Loire, sur la limite de deux communes et même des deux territoires des comtés de Vendôme et de Blois. Nouvelle confirmation de l'idée que j'ai émise plus haut que le monument de Saint-Antoine-du-Rocher était un thème céleste... etc... »

Avec sa prolixité romantique, son ambiance de « mystère druidique » et sa théorie astronomique, cette dissertation est bien de son époque. Et cependant, comme par hasard, elle contient en germe les idées intéressantes à développer aujourd'hui au triple chef de l'architecture du monument, de ses relations géographiques et de sa signification.

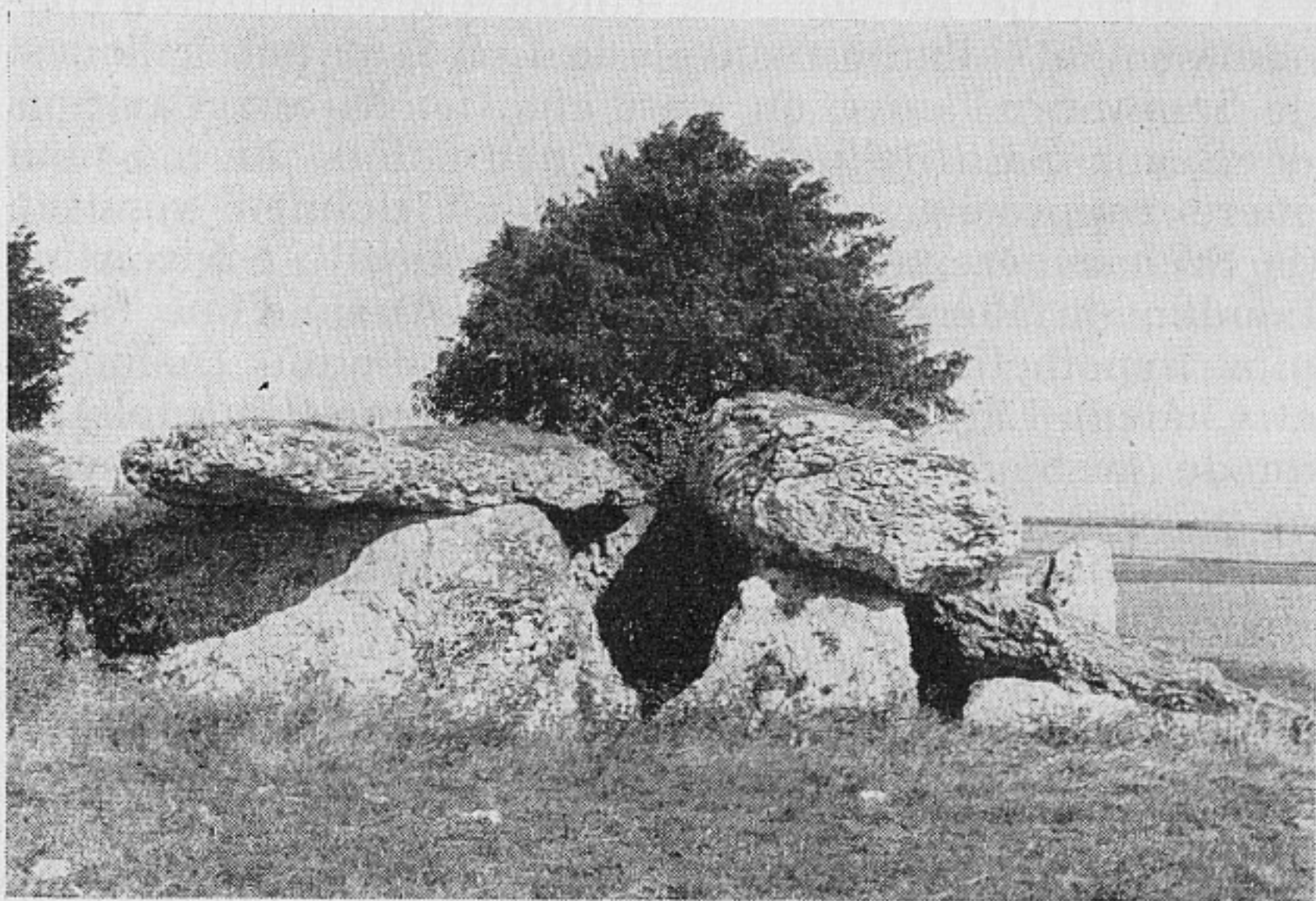
Le mégalithe, construit en calcaire de Beauce local, se compose essentiellement d'une grande chambre rectangulaire orientée presque exactement est-ouest, constituée de deux supports de chaque côté, d'un fond et de deux petites dalles transversales réservant une entrée au milieu, le tout recouvert de deux tables. Du côté gauche, les supports mesurent respectivement 1 m. 60 et 4 m. 20 ; du côté droit, 1 m. 40 et 3 m. 10 ; la dalle formant fond, environ 3 m. La première table, très épaisse, atteint 4 m. 70 sur 1 m. 80, la seconde 4 m. 70 sur 3 m. 20. Les deux petites dalles transversales, de 0 m. 80 de large à gauche et 1 m. 20 à droite, laissent un passage médian de 1 m. au sol, se rétrécissant à 0 m. 30 à hauteur d'homme. Comme l'a remarqué Beaufils, cette entrée devait être fermée par une autre dalle, aujourd'hui tombée. En l'état actuel, cette chambre, de 1 m. 60 de hauteur intérieure, est précédée d'un petit support debout (à droite), d'un support couché (à gauche) et d'une table de 3 m. 40 sur 1 m. 20 reposant obliquement sur les deux blocs précédents. La disposition primitive de ces trois éléments ne peut laisser aucun doute. Après Johanneau, qui avait bien observé la division en « parvis » et « sanctuaire », Launay notait en 1878 : « *La cella est précédée à l'est d'une autre cella plus petite, communiquant avec elle au moyen d'une ouverture de 0 m. 60 de large laissée entre les supports. Deux pierres et une table de 3 m. 42 de long sur 1 m. 20 de large, formaient cet espèce de vestibule, mais un des supports s'est renversé, entraînant la table avec lui...* » Le Dictionnaire Archéologique de la Gaule, Beaufils et Florance, reproduisent cette même remarque.

Il s'agit là d'un type architectural très spécial, étudié en Anjou par le Dr Gruet (3), qui l'a désigné « *dolmen à portique* », en le définissant ainsi : « *Chambre mégalithique quadrangulaire précédée d'une antichambre moins large et moins haute, à dalle de couverture unique* ». L'auteur proposait le terme de « portique » pour cette antichambre. La présence de deux supports fai-

(3) Gruet (M.). — Dolmens angevins à portique, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 1956, p. 397-401.



Cliché de l'Auteur



*Dolmen de La Chapelle-Vendômoise vu de profil côté Sud
(remarquer à droite les trois éléments du « portique »
effondré en partie)*

LEGENDE DE LA FIGURE CI-CONTRE

Le dolmen de La Chapelle-Vendômoise, plan et rabattements latéraux, échelle 1/100^e (selon les conventions graphiques établies par le Pr Vaufrey, *Projet d'inventaire des mégalithes, Bulletin de la Société Normande d'Etudes Préhistoriques*, XXXIII, 1943, p. 121-128).

sant façade pour fermer l'espace compris entre la chambre et le portique est très caractéristique ; cette disposition se retrouve notamment, d'après notre collègue angevin, sur les monuments de la Forêt à Gennes, de la Bajoulière à Saint-Rémy-la-Varenne, de Corzé et de Pontigné.

Ce genre de mégalithe a connu deux centres d'épanouissement : l'un au sud de la Loire, un peu à l'ouest de Saumur ; l'autre au nord du fleuve, aux environs de Beaugé. En dehors de ces deux îlots, on ne peut guère rapprocher de ce type qu'un dolmen vendéen (la Frébouchère, au Bernard), un autre des environs de Loudun (la Pierre Folle de Bournand) et, d'une façon plus hypothétique, deux dolmens du Poitou (Aslonnes et Château-Larcher) un du Puy-de-Dôme (Cournols) et un de la Seine-et-Oise (Janville) (4). Mais nulle part ne se retrouve de noyau homogène comparable aux deux centres angevins et, sauf ceux du Bernard et de Bournand, aucun monument ne s'apparente aussi nettement au type « à portique » que celui de la Chapelle-Vendômoise (5).

Ce type mégalithique est-il lié à une civilisation donnée ? Le Dr Gruet n'a pas manqué de poser la question... sans pouvoir y répondre étant donné l'im-

(4) On trouvera les plans de ces divers monuments dans : Baudouin (M.) — L'allée couverte de la Frébouchère, au Bernard (V.), *Congrès Préhistorique de France*, Augoulême, 1912, p. 639-694 ; Arnault-Poirier — Monuments celtiques de l'arrondissement de Loudun, *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1837, p. 81-102 ; Longuemar (de) — Les dolmens du Haut Poitou, *ibid.* 1865, p. 5-37 ; Bailloud (G.) et Mieg de Boofzheim (P.) — Les Civilisations néolithiques de la France dans leur contexte européen, Paris, 1955 (Cournols p. 203) ; Hue (E.) — Le dolmen de Pierre Levée, commune de Janville-sur-Juine (S.-et-O.), *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 1915, p. 140-160.

(5) Le rapprochement auquel se complaît Johanneau entre les monuments de La Chapelle-Vendômoise et de Saint-Antoine du Rocher ne repose que sur le caractère également imposant des deux mégalithes et sur la similitude intéressante de leur situation par rapport à la Loire. Sur le plan typologique, il s'agit de monuments différents. Celui de Saint-Antoine-du-Rocher présente bien une antichambre séparée de la chambre par une dalle transversale, mais sans décalage dans l'alignement des supports ni dans la hauteur intérieure. Il ne peut donc être classé dans la catégorie des « dolmens à portique », dont l'individualité mérite d'être préservée de toute confusion.

possibilité d'établir, en Anjou, une corrélation avec aucun mobilier funéraire. Le dolmen de la Chapelle-Vendômoise n'apporte malheureusement pas davantage d'informations sur ce point : Launay nous apprend que « *des fouilles pratiquées avec soin à l'intérieur n'ont amené aucune découverte et ont montré que de semblables essais avaient été faits antérieurement* ». Une constatation s'impose, en tout cas, au point de vue culturel et géographique : l'apparition de cette forme originale au cœur d'une zone de prospérité néolithique et énéolithique déjà maintes fois remarquée entre la Loire et le Loir. La Chapelle-Vendômoise et les communes voisines de Landes, Saint-Bohaire, Fossé, Averdon, Maves, accusent, d'après Florance, un total d'une douzaine de dolmens existants ou ayant existé avec certitude. Quelques études de répartition d'objets classiquement énéolithiques nous ont fait retenir des découvertes d'anneaux ou bracelets en pierre polie à Saint-Lubin, Averdon et Maves, de bipennes ou haches-marteaux à Fossé, Landes, Maves, Orchaise et Marolles (6). Sans doute faut-il rechercher les raisons de cette concentration vers la région classique de la Seine-Oise-Marne, dont le « couloir du Loir » constituait un prolongement naturel. Mais les influences atlantiques sur l'axe de la Loire, établies par la répartition d'un type spécial de bipenne naviforme, sont également plausibles dans le domaine mégalithique.

Le monument de la Chapelle-Vendômoise se présentait-il à l'origine à l'air libre, comme nous le voyons aujourd'hui ? Rien ne suggère matériellement l'existence d'un tumulus disparu. En Anjou, nous dit le Dr Gruet, aucun dolmen à portique n'est actuellement enterré, et d'ailleurs, tant en Loir-et-Cher que dans les provinces voisines, bien peu de mégalithes, quel que soit leur type, présentent des vestiges indiscutables de

(6) Cf. Instruments perforés du Loir-et-Cher, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 1956, p. 80-88 et 1959, p. 278-279 ; Blésois et Touraine dans le cadre des mouvements culturels énéolithiques, *Bulletin des Amis du Vieux Montrichard*, 1957, p. 17-22.

tumulus les englobant complètement (7). La règle de l'enfouissement de la généralité des dolmens, encore fermement soutenue par nombre de préhistoriens, doit souffrir bien des exceptions, surtout dans les régions éloignées des grands foyers de mégalithisme. Faut-il interpréter le « portique » comme un reliquat symbolique du couloir, dont la destination première de moyen d'accès à une chambre souterraine ne se justifiait plus ?

L'absence de vestiges d'ossements et de mobilier a été fréquemment constatée dans des monuments de caractère imposant : c'est le cas, outre la Chapelle-Vendômoise, de quelques puissants mégalithes de nos régions, Bagneux (M.-et-L.) et Saint-Antoine-du-Rocher par exemple. Malgré tout ce qui peut être invoqué comme causes de disparition du matériel ostéologique et archéologique, la vieille conception des temples, en faveur au temps de Johanneau, paraît retrouver quelque crédit près de certains auteurs modernes (8).

(7) Le professeur Denizot a pris, sur ce point, une position nette à propos des dolmens de la vallée du Loir : « *Aucun dolmen franc ne fournit la moindre apparence d'avoir été doté d'un tumulus : le monument se présente campé sur le sol uniforme tout autour...* ». (Les emplacements préhistoriques des vals du Loir, *Bulletin de la Société Archéologique du Vendômois*, 1929, p. 89-138). Barrier invoquait aussi dans le même sens l'existence d'un polissoir au ras du sol, au pied d'un support du dolmen de Haute-Bretagne à Huisseau-en-Beauce. (Les monuments mégalithiques de la vallée de la Brisse, près de Vendôme, *ibid.*, 1923, p. 49-92).

(8) Glyn Daniel (The Dual Nature of the Megalithic Colonisation of Prehistoric Europe, *Proceedings of the Prehistoric Society*, 1941, p. 1-49), suivi de quelques auteurs actuels, a repris cette vieille idée dont un des plus ardents défenseurs du siècle présent fut sans doute A. de Paniagua (Communication au Congrès Préhistorique d'Autun, 1907 ; Contribution à l'étude de la destination des dolmens, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 1909, p. 480-484 ; Les Monuments mégalithiques, destination, signification, Paris, 1920). On relira aussi avec intérêt ce qu'écrivait le Professeur Denizot dans l'étude citée plus haut : « *Tout en admettant l'usage funéraire des dolmens comme habituel, on peut douter qu'il soit exclusif. Les grands dolmens, en particulier, ont pu avoir une destination plus strictement religieuse : le groupe de Saint-Maur, par exemple, a fort bien pu être un sanctuaire, comme on disait il y a un siècle, au même titre qu'une nécropole. Il n'est pas étonnant que, dans un temple primitif, on ait inhumé certains personnages considérables, de même qu'on a enterré dans les églises jusqu'à notre époque* ».

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

BEAUFILS (A.) — Les monuments mégalithiques des environs de Blois, Blois, 1905, p. 22-27.

CARTAILHAC (E.) — La France Préhistorique, Paris, 1896, p. 211.

CORDIER (G.) — Le dolmen à « portique » de la Chapelle-Vendômoise, (communication au 78^e Congrès de l'Association Française pour l'Avancement des Sciences, *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques d'Angers*, 1959, p. 30-32.

DICTIONNAIRE ARCHEOLOGIQUE DE LA GAULE, 1, Paris, 1875, p. 265.

FLORANCE (E.C.) — L'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine en Loir-et-Cher, *Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle et d'Anthropologie du Loir-et-Cher*, N^o 17, 1923, p. 385-388.

JOHANNEAU (E.) — Note sur un temple du culte druidique appelé le Château ou la Maison ou la Grotte des Fées, situé dans la commune de Saint-Antoine-du-Rocher, près Tours..., *Mémoires de l'Académie Celtique*, V, 1810, p. 396-416.

LAUNAY (G.) — Dolmens du Vendômois, *Congrès Archéologique de France*, 1872, p. 48-54.

LAUNAY (G.) — Dolmens, pierres levées et polissoirs du Vendômois, *Bulletin de la Société Archéologique du Vendômois*, XVII, 1878, p. 166-191.

LAUNAY (G.) — Répertoire Archéologique du Vendômois, 1889.

PETIGNY (F. de). — Histoire du Vendômois, 1849, p. 17.

MARTONNE (L.G.A. de). — Le dolmen de la Chapelle-Vendômoise, *Revue des Sociétés Savantes des Départements*, 3^e série, 11, 1863, p. 392.

LA TOPONYMIE de la RÉGION de GASTINE en BAS-VENDOMOIS

André MOTHERON

Lorsque l'on étudie la toponymie de la Gastine en Bas-Vendômois, il faut considérer que cette étude s'applique à une région de défrichement, surtout médiéval. Cette région était couverte d'une immense forêt, entrecoupée de landes, qui s'étendait de Houssay à Villedieu, de Lavardin et Ternay à Villethiou, Chateaurenault, Beaumont-la-Ronce et au-delà.

Les premiers défrichements eurent lieu au 9^e siècle et se poursuivirent dans les siècles suivants, mais surtout durant le Moyen-âge.

Des bourgs se créèrent souvent autour des prieurés, et prirent fréquemment des noms rappelant les caractéristiques du lieu. C'est ainsi que Prunay est issu de « Prunetum », lieu couvert de pruniers sauvages. Dès sa fondation, au début du 11^e siècle, ce bourg prit le nom de « Villa episcopi », Ville l'Evêque, parce que fondé par Renault, comte de Vendôme et évêque de Paris. Mais il reprit bientôt le nom de « Prunetun », puis Prunet et Prunay. Citons encore les Essarts, lieu déboisé, essarté ; les Haies, au nom bien caractéristique ; Houssay, issu du vieux français « houssaie » (ulex, ajonc). Les bourgs bâtis sur une éminence prirent le préfixe « mons », Monthodon (Mons Odonis), Montrouveau (Mons Rouvellus).

D'autres bourgs prirent le nom d'un saint, le patron de la nouvelle paroisse : St Martin ; St Arnoult, St Laurent-en-Gastines. D'autres portent leur nom de village, Neuville (près Châteaurenault) fut la « nova villa », le domaine et par extension le village. Neuvy fut le « novus vicus » le bourg nouveau.

Mais en dehors de ces bourgs, de nouveaux points de défrichement se créèrent. Le colon, parfois un ancien serf affranchi, auquel était concédé un friche, en conservait la jouissance perpétuelle après la mise en culture, mais à charge de payer un impôt annuel : le cens. Peu à peu, la succession devint héréditaire et le colon acquit la propriété du sol défriché. C'est ainsi que l'on peut comprendre que, avec un outillage fort rudimentaire, des espaces aussi immenses aient été arrachés à la lande et à la forêt. Et c'est ainsi que, tout comme à l'époque gallo-romaine, l'exploitation de défrichement prit le nom du défricheur.

Le nombre de fermes actuelles portant le nom du fondateur est très grand, nous n'en citerons que quelques uns.

Commune de Prunay : l'Oliverie (au 17^e siècle, elle appartenait encore à Olivier, seigneur du lieu) ; la Fouasserie (Fouassier) la Guetterie (Guettier), la Caillassière (Caillard), la Reuzerie (Reuzet), la Diardièrre (Diard), la Pilonnerie (Pilon), etc...

Commune de St Arnoult : la Bouvarderie (Bouvard), la Cossonnière (Cosson), la Guignardière (Guignard), etc....

Commune de St Martin : La Samsonnière (Samson).

Commune des Hermites : la Martinière (Martin).

A noter que tous ces noms de personnes sont encore répandus dans la région.

D'après l'abbé Angot, la terminaison en « ière » et « éris » date du 11^e et 12^e siècle, tandis que la terminaison en « ais » ou « aie » serait du 13^e et 14^e siècle.

Dès que se peuple la Gastine quelques petites industries apparurent, et parfois donnèrent leur nom au lieu. Citons les Tuileries commune de St Arnoult, lesquelles

tuileries fonctionnèrent jusqu'à ces dernières années ; la Poterie, commune de la Ferrière ; la Vannerie (St Martin), la Verrerie (Montrouveau), la Ferrasse (Prunay) où j'ai retrouvé de nombreuses scories ferrugineuses, témoins de l'industrie ancienne ; la Ferrière, (Indre-et-Loire) et la Ferrière près d'Houssay ; également anciens lieux de fabrication de fer ; le Fourneau (Sasnières), ancien four à chaux.

Parfois le nom du lieu rappellera le passage d'une voie antique ou d'un très vieux chemin médiéval : la Chaussée (Authon), le Perret (Prunay), la Perrine (Houssay) où passait le vieux chemin des Hermites à Vendôme ; le Perret (Les Hermites), le Carroy (St Martin), le Grand chemin (St Arnoult) où passait le vieux chemin de Châteaurenault à Montoire.

Comme pour les bourgs, les signes caractéristiques (arbres, bois, état du sol, etc.), ont aussi marqué la toponymie des exploitations rurales et des hameaux. Nous retrouvons le Chêne vert, le Frêne (Authon), le vieux Frêne, le Gros Tremble (St Arnoult), l'Épine aux Lièvres (Sasnières), le Cormier, les Bruyères (Prunay), la Boissière (buxus, buisson), St Martin, la Boissière, les Trois Chênes (Les Hermites), les Landes (Montrouveau), Sauleux, lieu planté de saules, à Houssay et à Prunay, le Hallier (buisson) à Lavardin, la Boulaie, le Boulas (Prunay).

La Touche (tosca, en vieux français veut dire « boqueteau » (les Haies). La Brosse (brossia) veut dire buisson (St Martin). Le Brossis, à St Martin également. Les Brosses, près Villethiou, où un fort protégeait une voie antique.

Le mot « houssaie », ajonc (de "ulex") a donné Houssay et les lieux dits : le Houssay (Prunay), la Houssairie (St Arnoult), la Houssaierie (Ternay).

L'état du lieu, sa situation ont donné : Beauvoir (bellevière), Bellevue, Bel-Air (Authon). Les Quatre vents (Prunay et les Hermites), Bellevue (Neuville), les Vaux (Prunay), Vautourneux (le val qui tourne) (les Hermites), Rocantuf (Les Haies), la Roche (St Arnoult), etc.

La présence ancienne d'un château ou bien d'un lieu fortifié est souvent indiqué par les assez nombreuses appellations « le Plessis ». On trouve aussi le Chatellier surtout au passage de voies antiques. De même les lieux de culte (la Chapelle) et la présence ancienne d'ordres religieux se rappellent à notre mémoire. Exemple : le Temple (Villavard) où vivait une communauté de Templiers : la Templerie (St Martin).

On remarquera qu'un certain nombre de fermes porte le nom de "aistre" ou "estré" ou "être" (atrium), c'est-à-dire le foyer, la maison où il y a du feu. Citons : l'Aître (Lavardin), l'Aître Véty, l'Aître Charron (St Arnoult), l'Etre Gaultier (Neuville), l'Etre Bodin, l'Etre Saulne, l'Etre Colette (Les Haies), l'Etre Claude (Ternay), l'Etre des Poussets (Villedieu), l'Aître Adam (Monthodon), l'Etre Cocher (Chemillé).

Citons également le Haut-feu, près Monthodon, le Petit-feu, près les Hermites, le feu étant le foyer, la maison où l'on vit.

Le préfixe "cour" (curtis ou corte) qui, en langage ancien, désignait non seulement la cour, mais le domaine, a donné la Courtairie, la Courtrie (Prunay), etc.

L'exploitation primitive a aussi parfois transmis jusqu'à nos jours le nom ancien de "borde" (borda), petite exploitation ou closerie : la Borde (Villechauve, la Borde (Prunay), la Borde (Monthodon).

De même, l'ouche (osca), petite terre avec habitation, a donné l'Oucherie (Prunay), la Deloucherie (les Essarts).

Signalons aussi que dans cette immense solitude que fut aux temps anciens la forêt de Gastines, le loup fut longtemps le grand ennemi de l'homme et, lui aussi, a laissé son nom : le petit ruisseau le Gratteloup, la Croix Huppe-loup, près St Laurent, la Rotte aux loups (Prunay).

On retrouve parfois aussi l'humour de nos aïeux. C'est ainsi que, près St Arnoult, bâtie sur le haut du coteau et surplombant le gué du Langeron où passait l'ancienne voie de Château-Renault à Montoire, la

ferme ou l'on n'accède que par un chemin fort escarpé, s'appelle « Malagué ».

Pour terminer, notons que le souvenir de l'ancienne forêt de Gastines s'est perpétué, car en dehors des lieux-dits : la Petite forêt, la Forêt Roulleau, la Forêt Bourgoin, la Forêt Couty, lieux-dits situés entre Montoire et St Martin (seuls les noms subsistent, il n'y a plus de forêt), on retrouve les noms de Gastineau (Chemillé), la Gâtinette (Prunay), Gastine (Sasnières), la Queue de Gastine (St Laurent), Gastines (Villedieu), le Bout de Gastines (Chemillé), près de Châteaurenault, et naturellement la forêt de Gastines actuelle, près de Montrouveau.

Cette brève étude nous montre ce qu'a été cette région de Gastines du Bas-Vendômois, longtemps boisée, inculte et inhabitée, devenue ce qu'elle est, riante et fertile, par le travail acharné de ses habitants, travail qui, depuis les premiers défrichements jusqu'à nos jours, a transformé entièrement cette région et qui fécondera encore les moissons de demain.

OUVRAGES EN VENTE AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

Cloître de l'Abbaye, à Vendôme

— Bulletins de la Société, depuis 1862, prix selon l'année.		
— Tables méthodiques du Bulletin (1862-1911 et 1912-1926), ensemble	5	NF
— Etude Biographique sur M. Hte de la Porte, par M. Richard de la Hautière, Vendôme 1868	1,50	NF
— Cahier du Tiers Etat Vendômois aux Etats Généraux de 1614, Vendôme 1872	1	NF
— Répertoire Archéologique de l'arrondissement de Vendôme, par G. Launay, 1889	12	NF
— Chartes Vendômoises, publiées par l'abbé Métais, Vendôme 1905 (en cahiers non brochés, sans couverture)	15	NF
— Cartulaire de Marmoutiers pour le Vendômois, par M. de Trémault, Vendôme 1893 (en cahiers non brochés, sans couverture)	15	NF
— Mémoires de Bellanger de Lespinais, Vendômois, sur son voyage aux Indes Orientales (au cours duquel il donna Pondichéry à la France), publiés par H. Froidevaux, Vendôme 1875	4	NF
— Histoire Municipale de Vendôme avant 1789, par H. de Trémault, Vendôme 1904 (les derniers exemplaires)	18	NF
— Catalogue raisonné des Basidiomycètes qui croissent autour de Mondoubleau, par L. Legué, Vendôme 1908	4	NF
— Promenades aux bords du Loir, par J. Alexandre, 1910	1	NF
— Quelques particularités sur la vie de Ronsard, par Rémy Fouquet, Saumur 1937	2	NF
— Ronsard. Les Fêtes du IV ^e Centenaire à Vendôme. Vendôme 1924	2	NF
— Mémoires de Marie du Bois, sieur de Lestournière et du Poirier, valet de chambre de Louis XIII et Louis XIV, publiés par L. de Grandmaison, Vendôme 1936	5	NF

(S'adresser sur place au Gardien du Musée ou par correspondance au Bibliothécaire de la Société. Le port est toujours en plus.)